

FRANCOPHONIES DU MONDE

REVUE DE LA FÉDÉRATION INTERNATIONALE DES PROFESSEURS DE FRANÇAIS
**le français
dans
le monde**



DOSSIERS

**PRIX DES 5 CONTINENTS
ÉTATS GÉNÉRAUX DU LIVRE
CONGRÈS DES ÉCRIVAINS
AU CŒUR DU LIVRE
LE LIVRE AU CŒUR**



FOCUS ACTU

Abdulrazak Gurnah
ce Nobel inattendu

ENTRETIEN

« La Revue de Dakar »
une revue qui éclaire l'Afrique

PÉDAGOGIE

Beata Umubyeyi Mairesse
« Tous tes enfants dispersés »



La plateforme VOD francophone mondiale

Cinéma + Séries + Documentaires
+ Jeunesse + Magazines...



tv5mondeplus.com

Partout. Tout le temps.
Gratuitement.



ACTUALITÉ

Focus Actu

Abdulrazak Gurnah,
ce Nobel qu'on n'attendait pas ! 2
Sami Tchak

À lire 4

Écouter, voir

« L'Aventure ambiguë » : quand la sculpture
aborde la complexité des identités 6

3 Question à...

Mohamed Mbougar Sarr..... 8
Coumba Diop

DOSSIER

Prix des 5 continents, États généraux du
livre, Congrès des écrivains

Au cœur du livre, le livre au cœur

Dossiers réalisés par Coumba Diop et
Emna Ben Jemaa

Prix des 5 continents

Vingt ans de découvertes 9

Paula Jacques : « Il faut que la langue soit belle,
convaincante et forte » 10
Propos recueillis par Coumba Diop

Jean-Marc Turine : « Ce prix a été une formidable
ouverture sur le monde » 12

Zoom sur le comité de lecture du Sénégal 13

États généraux du livre

Le livre scolaire,
enjeu majeur pour le livre africain 15

Le coût du livre, un obstacle important..... 16

Congrès des écrivains

À la rencontre des magiciens des mots..... 17

Yanem Manai : « Chaque livre est une aventure
à part entière » 20
Propos recueillis par Emna Ben Jemaa

PASSERELLES

Actualité

« La Revue de Dakar » :
redorer le blason du continent 22
Coumba Diop

Littérature

Sami Tchak :
« En Afrique, il faut créer le lecteur » 24
Propos recueillis par Emna Ben Jemaa

Cinéma

Talenteuses caméras d'Afrique :
un regard féminin 26
Coumba Diop

Étonnants Voyageurs, le festival qui célèbre
la littérature francophone 28

PÉDAGOGIE

Formation

Un module de français juridique 29

Fiche pédagogique 30
Inès Oueslati

Édito



Chères lectrices, chers lecteurs,

Victor Hugo a déclaré dans l'un de ses discours : « Et l'on
reconnaîtra que, même au point de vue de notre égoïsme,
il est difficile de composer le bonheur de l'homme avec la
souffrance de la femme. »

En effet, la stabilité sociale, économique et même
démocratique se conjugue avec la participation non symbolique mais active des
femmes dans l'effort de construction d'une nation. Surtout dans les pays du Sud
où la scolarisation des filles a été pendant longtemps le ventre mou du système
éducatif. C'est la raison pour laquelle le renforcement des compétences des
femmes est devenu le palliatif nécessaire. Ce que l'Organisation internationale
de la Francophonie a compris pour avoir lancé des programmes très bien pensés
portant sur l'alphabétisation des femmes ou favorisant leur autonomisation sur
le plan économique, avec un volet important concernant la formation. Cela est
d'autant plus nécessaire qu'avec la pandémie de Covid-19 le budget des familles
s'est littéralement effondré, accentuant le besoin d'alternatives salutaires.
C'est donc une initiative qui doit inspirer les dirigeants des pays du Sud !

D'ailleurs, à propos d'initiative, le projet de mobilité des enseignants (toujours
à l'initiative de l'OIF) est incontournable car, sans la maîtrise de la langue
française, le niveau des apprenants s'en trouvera impacté négativement. C'est
aussi un défi majeur dans l'espace francophone pour faire cesser l'écart entre
les filles et les garçons dans plusieurs secteurs, dont le système éducatif.

Bonne lecture,

Baytir Kâ, président de l'APFA-OI

ABONNEZ-VOUS !

FRANCOPHONIES
DU MONDE **le français
dans le monde**

Abonnement NUMÉRIQUE 1 an :

49 euros
(6 numéros en PDF interactif du
Français dans le monde
+ 3 Francophonies du monde
en PDF interactif
+ espace abonné en ligne)

Abonnement PREMIUM 1 an :

88 euros
(6 numéros du
Français dans le monde
+ 3 Francophonies du monde
+ espace abonné en ligne)

Abonnement INTÉGRAL 1 an :

99 euros
(6 numéros du
Français dans le monde
+ 3 Francophonies du monde
+ 2 Recherches et Applications
+ espace abonné en ligne)

Les frais d'envoi sont inclus dans
tous les tarifs (France et étranger).

POUR TOUT RENSEIGNEMENT, CONTACTEZ-NOUS !

+33 (0)1 40 94 22 22 • fdm@cometcom.fr / sferrand@fdm.org

Francophonies du monde n° 8

Supplément au n° 437 du Français dans le monde
(numéro de commission paritaire : 0417T81661)

Directeur de la publication : CYNTHIA EID - FIPF

Rédactrice en chef : GHADA TOULI

Relations commerciales : SOPHIE FERRAND

Maquette et secrétariat de rédaction : CLÉMENT BALTA

Correction : JULIETTE BAIN-COHEN-TANUGI

Photos de couverture : © DR - OIF - Étonnants Voyageurs

© CLE international 2021



MIXTE
Papier issu de
sources responsables
FSC® C022030

Revue de la Fédération internationale des professeurs de
français (FIPF), réalisée avec le soutien de l'Organisation
internationale de la Francophonie (OIF) et la collaboration
de l'Association des professeurs de français d'Afrique et
de l'Océan Indien (APFA-OI)

LE FRANÇAIS DANS LE MONDE - 92, avenue de France - 75013 Paris
Rédaction : +33 (0)1 72 36 30 71 - www.fdm.org cbalta@sejer.fr
Abonnements : +33 (0)1 40 94 22 22 - Fax : +33 (0)1 40 94 22 32
FIPF - Tél. : +33 (0)1 46 26 53 16 - www.fipf.org secretariat@fipf.org

fdm@fdm.org - www.fdm.org, onglet « Suppléments »

ORGANISATION
INTERNATIONALE DE
la francophonie

LA FIPF

ABDULRAZAK GURNAH CE NOBEL QU'ON N'ATTENDAIT PAS !

Début octobre, l'Académie suédoise a livré son verdict et remis le plus prestigieux prix de littérature au romancier tanzanien Abdulrazak Gurnah, l'auteur de *Paradis*, récompensé pour son œuvre « *empathique et sans compromis des effets du colonialisme et du destin des réfugiés pris entre les cultures et les continents* ». Sur les 117 précédents lauréats en littérature depuis la création des prix en 1901, 95 sont des Européens ou des Nord-Américains... Abdulrazak Gurnah est seulement le cinquième auteur africain à recevoir ce prix. Hommage d'un écrivain à un autre écrivain, par Sami Tchak.

Chaque année, peu de temps avant son annonce officielle, le prix Nobel de littérature fait l'objet de paris. Des noms, souvent les mêmes, apparaissent sur une liste fictive de favoris. Mais, en général, le lauréat est une surprise. Ainsi, en 2021, alors que le Kényan Ngugi wa Thiong'o était encore cité parmi les possibles lauréats, c'est le Tanzanien Abdulrazak Gurnah qui obtient la plus prestigieuse distinction littéraire du monde, après quatre autres Africains : le Nigérian Wole Soyinka, en 1986 (à la fois le premier Africain et le premier Noir de l'histoire du Nobel de littérature), l'Égyptien Naguib Mahfouz, en 1988 (le premier Nobel de littérature de langue arabe), la Sud-Africaine Nadine Gordimer, en 1991, et, douze ans plus tard, son compatriote John Maxwell Coetzee, en 2003.

Revenons à Abdulrazak Gurnah. Né à Zanzibar en 1948, il vit au Royaume-Uni, écrit en anglais. Sur beaucoup de sites de médias, qui reprennent les mêmes éléments, on peut lire à son sujet : « *Prix Nobel : Abdulrazak Gurnah, premier auteur noir africain sacré en littérature depuis trente-cinq ans* » (France Info). C'est important, très important de souligner qu'il est noir, le premier Noir Nobel depuis trente-cinq ans, c'est-à-dire trente-cinq ans après le premier premier Noir, Soyinka. Ce détail, « Noir », a toute son importance, il est celui qui intéresse le plus beaucoup d'Africains noirs.



On peut supposer que, parmi eux, certains ont du mal à s'identifier à l'Arabe égyptien et aux Blancs sud-africains. Mais, Gurnah est issu d'une famille arabe originaire du Yémen. S'il a quitté son pays à l'âge de 18 ans, c'est bien parce que les Zanzibariens arabes y étaient persécutés. Puisqu'on en est à ce genre de décompte, on l'inscrirait dans deux cases à la fois : on aura alors, sur les cinq Nobel, deux Noirs (Soyinka et Gurnah), deux Arabes (Mahfouz et Gurnah) et deux Blancs (une Blanche, Gordimer, et un Blanc, Coetzee). On pourrait même ajouter : une femme et quatre hommes.

À ce jeu-là, on finirait par oublier l'essentiel : il s'agit d'un écrivain et de son œuvre, cet écrivain est originaire d'un pays africain, il est africain, peu connu dans le monde. Seuls trois de ses dix romans ont été traduits en français : *Paradis*, *Près de la mer*, *Adieu Zanzibar*. Mais, depuis quelques années déjà, ils sont épuisés. Les lecteurs de langue française qui, dès l'annonce du Nobel de littérature, se sont rendus dans des librairies en quête des livres du lauréat, ont tous entendu les mêmes mots : « *Rien ! Il faudra deux ou trois mois avant que les éditeurs mettent sur le marché des rééditions ou de nouvelles traductions de ses livres.* »

Personnellement, je n'ai lu de lui que *Paradis*, avant de le rencontrer en 2005 en Afrique du Sud, à Durban, dans le cadre du festival littéraire Time of the Writer. Maintenant qu'il est nobélisé, Abdulrazak Gurnah, au-delà du monde anglo-saxon, entrera dans



« En littérature, la France conserve sa centralité à partir de laquelle l'espace de son ancien empire, éclaté à travers le monde, demeure une sorte de périphérie. Les auteurs qui en sont issus ne bénéficient pas, pour ce prix, d'un soutien d'institutions publiques ou privées d'envergure »

Sami Tchak

▲▼ L'écrivain tanzanien Abdulrazak Gurnah et quelques-uns de ses livres. Seuls trois de ses œuvres, *Paradise* (*Paradis*), *By the Sea* (*Près de la mer*) et *Desertion* (*Adieu Zanzibar*) ont pour l'instant été traduits en français.

la catégorie des auteurs les plus disponibles dans plusieurs langues, ses agents auront à choisir entre de nombreuses offres d'éditeurs et à faire monter les enchères. Le destin d'une œuvre, jusqu'alors relativement confidentielle, vient de basculer positivement.

Mais son couronnement confirme une fois encore l'hégémonie de la langue anglaise (quatre lauréats africains sur les cinq sont des anglophones) : 29 lauréats dans cette langue ; le français arrive en deuxième position, avec 14 lauréats, tous de France, ce qui place le pays de Camus au premier rang des lauréats par nationalité*.

À partir de ces statistiques, un constat s'impose : aucun auteur de langue française non français hexagonal n'a à ce jour été couronné par le Nobel. Pourtant, des écrivains ayant eu ou qui continuent de bâtir une œuvre importante dans l'espace francophone (Afrique, Caraïbes, océan Indien...) ont existé, existent. On peut citer dans le désordre Césaire, Senghor, Bédi, Labou Tansi, Yacine, Glissant, Condé, Monénembo, Boris Diop, Ken Bugul. Il ne s'agit là que d'un échantillon. Au Royaume-Uni, l'on a des Nobel de littérature d'origine immigrée : de Trinidad (V. S. Naipaul), du Japon (Kazuo Ishiguro), de la Tanzanie (Abdulrazak Gurnah). Pourquoi aucun auteur de langue française non français hexagonal (même si Saint-John Perse est né en Guadeloupe, il est un Franco-Français) n'a encore été couronné par le Nobel de littérature, alors que la France est le pays qui en compte le plus de lauréats ? Une réponse, parmi d'autres : en littérature, la France conserve sa centralité à partir de laquelle l'espace de son ancien empire, éclaté à travers le monde, demeure une sorte de périphérie. Les auteurs qui en sont issus ne bénéficient pas, pour ce prix, d'un soutien d'institutions publiques ou privées d'envergure. L'Organisation internationale de la Francophonie pourrait-elle jouer ce rôle, celui de porter haut des candidatures au Nobel de littérature d'écrivains dits francophones ? Mais, quels rôles doivent jouer aussi, dans ce sens, les États et les universités des pays francophones ?

Ce sont là quelques-unes des questions que l'on aurait raison de se poser sans tomber dans la polémique stérile. Mais, une chose est certaine : des œuvres d'auteurs francophones à l'envergure comparable à celle d'Abdulrazak Gurnah existent, certaines plus connues que d'autres. L'absence (j'inclus aussi les Québécois) à ce niveau de reconnaissance des auteurs de langue française non français hexagonaux dit sans doute une histoire, dit surtout quelque chose de l'Histoire.

Mais, pour le moment, un nom, un seul : Abdulrazak Gurnah. Grâce au Nobel, cet écrivain noir arabe, que le monde arabe ne connaissait même pas de nom, (re)naît à notre curiosité. Son univers nous appelle. Nous serons très nombreux à y entrer comme on entre dans le mystère de la condition humaine.

Bravo à vous monsieur Gurnah !

Peut-être bientôt Sir Abdulrazak Gurnah ? La Grande-Bretagne sait le faire, elle sait anoblir ses écrivains d'origine étrangère. ▮

* Sans compter le lauréat de l'année 2000, Gao Xingjian, dont l'œuvre est écrite principalement en chinois, mais qui a la nationalité française (Ndlr).



ROMAN

UNE LUTTE CONTRE LA PERMANENCE DE L'OUBLI

Diégane Faye est un jeune écrivain sénégalais. Lors d'une escapade nocturne, il fait la connaissance de l'intrigante Siga D., qui lui transmet *Le Labyrinthe de l'inhumain*, un livre paru en 1938. L'auteur, T. C. Elimane, a disparu mystérieusement après un énorme scandale ayant terni sa réputation. Hypnotisé par sa lecture, Diégane se lance dans une quête sur le banni Elimane et remonte le cours de l'histoire, entre la France et le Sénégal, en passant par l'Argentine, sur fond de Shoah et de colonialisme. La quête est ponctuée de rencontres insolites aux allures mystiques.

Telle est l'intrigue de *La Plus Secrète Mémoire des hommes* de Mohamed Mbougar Sarr (voir aussi page 8). Le roman se découpe en fait en trois livres. Le premier se présente sous la forme d'un journal intime auquel le jeune Diégane confie ses pensées, ses désirs et dans lequel il décrit la genèse de sa fascination pour T. C. Elimane. Le deuxième livre est axé sur la généalogie d'Elimane. Quant au troisième, il est le livre qui donne la clé de toute l'histoire ! On retrouve dans ce roman tout le brio stylistique et poétique de



Mohamed Mbougar Sarr, son ton caustique et son regard incisif sur le monde de l'édition (on note une remarque délicieusement cruelle sur la critique « qui n'évalue plus les livres, mais les recense »), l'intelligence de la construction et la portée de certaines saillies que l'on peut qualifier de brillantes : « *Le passé a du temps ; il attend toujours avec patience au carrefour de l'avenir ; et c'est là qu'il ouvre à l'homme qui pensait s'en être évadé, une vraie prison à cinq cellules : l'immortalité des disparus, la permanence de l'oubli [...], la malédiction salutaire de l'amour.* »

En plus d'offrir une lecture d'une qualité incomparable, *La Plus Secrète Mémoire des hommes* est un hymne à l'amour, à la vie, un hommage à la littérature et à sa capacité à titiller les esprits à travers les âges ! Mohamed Mbougar

Sarr, de sa plume singulière, signe là un chef-d'œuvre littéraire envoûtant qui nous interroge sur la « *fragile complexité humaine* ». ▢

Annie-Monia Kakou

Mohamed Mbougar Sarr, *La Plus Secrète Mémoire des hommes*, éditions Philippe Rey

ESSAI

MOHAMED HARMEL RÉINTERPRÈTE MURAKAMI

Avec son nouvel ouvrage, le Tunisien Mohamed Harmel n'en a pas fini de surprendre ses lecteurs par son esprit critique. *Murakami et la logique du rêve* est son premier essai, mais c'est le troisième livre à travers lequel cet auteur se révèle et dévoile une capacité d'analyse puissante par sa profondeur, subversive par son cheminement. Dans cet ouvrage, l'approche philosophique épouse la lecture psychologique avec subtilité et offre une lecture de Nietzsche, de Deleuze, de Jung, de Zweig et d'autres penseurs de renom... Les mondes de ces grandes figures n'ont plus de secret pour le lecteur ou presque, tant les clés de lectures procurées par Harmel sont d'une complétude transversale bien ficelée. L'essai comporte deux volets. Le premier, « Sur Murakami », est un focus sur l'œuvre de l'auteur japonais Haruki Murakami d'après le prisme du surréalisme et de l'inconscient. Le deuxième, « Sur la littérature et l'expérience-limite », est une lecture analytique de Stefan Zweig, de John Steinbeck... avec pour point commun leurs retranchements vers des limites

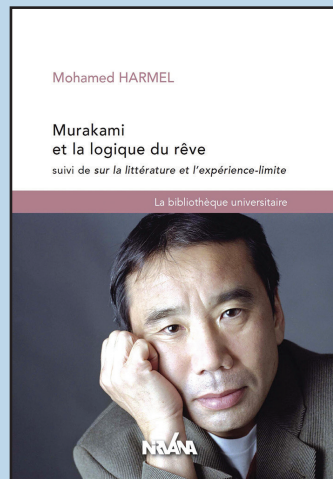
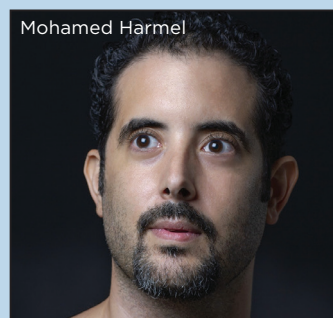
savamment explorées. « *J'ai toujours souhaité écrire sur Murakami. La logique de sa littérature m'a fasciné, j'ai donc voulu explorer le fil de cette logique onirique qui produit sur le lecteur cette magie singulière. Puis j'ai poursuivi cette approche dans d'autres œuvres qui ont exercé sur moi une fascination particulière, la fascination de la limite* », explique Mohamed Harmel dans l'introduction de son essai.

Présentant son livre comme un travail non pas « érudit » mais « passionné », Mohamed Harmel s'inscrit aussi bien dans la lignée des critiques avisés que dans celle des philosophes bien outillés. Les trames analytiques qu'il développe sont riches d'intertextualités. Un prisme intéressant pour une approche innovante des œuvres de grands noms de la littérature et de la philosophie.

Murakami et la logique du rêve est édité par la maison d'édition tunisienne Nirvana. ▢

Inès Oueslati

Mohamed Harmel, *Murakami et la logique du rêve*, Nirvana



PORTRAIT

OSVALDE LEWAT

LA LIBERTÉ DE LA PLUME AVANT TOUT

Née à Garoua, au Cameroun, Osvalde Lewat est une artiste franco-camerounaise aux casquettes multiples. Photographes d'art, réalisatrice de films documentaires primés à de nombreuses reprises, elle est désormais écrivaine grâce à la publication de son premier roman, *Les Aquatiques* (éditions Les Escales).

Pourtant, l'envie d'écrire sommeillait déjà chez elle depuis toujours : « J'ai su vers l'âge de 14 ans que je voulais devenir écrivaine. Je savais que l'écriture romanesque exigeait une grande dévotion et j'attendais de m'en sentir capable. Un jour, j'ai compris que le sentiment d'incomplétude artistique qui m'habitait depuis toujours était lié à ce désir ardent d'écriture littéraire auquel je n'accordais pas de place. J'ai décidé de tout arrêter et je suis partie dans le sud du Portugal, en Algarve. Je pensais écrire durant un mois et terminer l'équivalent des Mémoires d'Hadrien ou du Carnet d'or, mais au bout d'un mois je n'avais pas écrit une seule ligne potable. J'ai mis trois ans à achever *Les Aquatiques*. Pendant trois ans, j'ai mené des projets artistiques marginaux, mais mon activité principale a été l'écriture. »

Les Aquatiques se déroule dans un pays imaginaire, le Zambuena. Osvalde Lewat a délibérément choisi de ne pas nommer le Cameroun, pays où elle est née, afin de ne pas être contrainte de respecter une toponymie qui l'aurait assignée à l'exactitude. « Si j'avais situé *Les Aquatiques* au Cameroun en mentionnant la peine de mort, on m'aurait opposé le fait que celle-ci n'est plus appliquée ou que tel autre fait n'est pas tout à fait exact. Toutefois, même si le monde fictionnel des *Aquatiques* est géolocalisable en Afrique subsaharienne, la conquête de la liberté individuelle, des libertés collectives, la justice, la fraternité sont des aspirations transfrontalières, universelles. »

La fraternité justement. *Les Aquatiques*, c'est d'abord l'histoire d'une amitié très forte entre Katmé, le personnage principal, et Samy, un artiste. Le jour où Samy est arrêté et jeté en prison, la vie de Katmé bascule. Les ambitions politiques de son mari entrent en collision avec sa vie et la placent devant un choix terrible. En effet, mariée à un homme de pouvoir, mère de deux enfants, Katmé jouit d'une vie sociale plutôt aisée, et l'arrestation de son ami va remettre en question tous ses privilèges de classe, car Samy est accusé d'homosexualité. Sujet sensible pour la romancière, particulièrement impliquée dans la défense des minorités. En effet, Osvalde Lewat a réalisé son premier documentaire, *Le Calumet de la paix*, sur des Amérindiens qui se battent pour changer les préjugés de la société canadienne sur leur communauté.

À la question de savoir si la littérature peut aider à remporter certains combats contre l'intolérance,



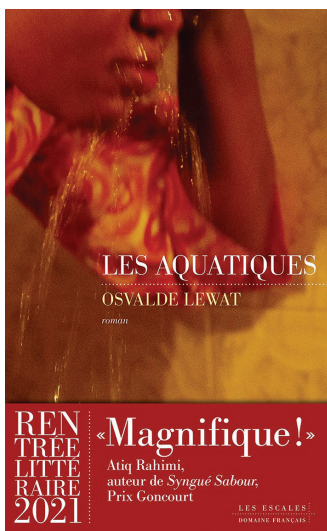
l'écrivaine répond : « Ce qui m'intéresse dans la littérature, c'est d'explorer ce qu'elle peut dire de notre rapport à l'altérité, à la différence, et cela, à travers des personnages que le hasard de la nature, les parcours de vie placent du côté des minoritaires, des discriminés. Quand j'écris, je pense en termes d'êtres humains aux prises avec la vie et comment restituer avec les armes de la littérature des expériences à la fois singulières et universelles. Je n'imagine pas écrire un livre sur rien, comme disait Flaubert, je n'imagine pas non plus écrire un roman tract ou un pamphlet militant pour défendre une cause. »

Si Osvalde Lewat « aime l'idée que, grâce à sa poétique, son esthétique, son éthique, un texte littéraire puisse dire le monde d'une manière qui engage et l'écrivain et le lecteur », elle n'en ignore pas moins ses limites et garde l'illusion que « la littérature, comme l'art en général peut, peut-être, changer quelque chose ». Ce n'est pas le cas de son héroïne, Katmé, qui se métamorphosera au fil de l'histoire. Elle aura la révélation que son existence n'est pas en conformité avec ses convictions profondes en tant que femme, en tant qu'épouse et en tant qu'amie. Toutefois,

comment être une femme libre dans une société qui ne l'est pas ? Car ce roman narre aussi l'histoire d'une émancipation féminine. « Dans l'espace subsaharien où je situe le roman, de nombreuses femmes sont prêtes à des sacrifices, à des ruses inimaginables pour se faire épouser. Sans mari et sans enfants, une vie de femme est considérée comme inaboutie, incomplète. C'est pourquoi, dans *Les Aquatiques*, Katmé tient à préserver son mariage envers et contre tout. Heureusement, il existe des voix dissonantes, et ce sont ces voix-là que j'ai voulu mettre en exergue. »

Les Aquatiques, « portrait intérieur d'une femme qui se révèle à elle-même et réflexion profonde sur les jeux de pouvoir dans une société africaine contemporaine », est un roman passionnant. □

Coumba Diop



Oswald Lewat, *Les Aquatiques*, Les Escales

ENTRETIEN

« L'AVENTURE AMBIGUË » : QUAND LA SCULPTURE ABORDE LA COMPLEXITÉ DES IDENTITÉS

« Il nous apparaît soudain que, tout au long de notre cheminement, nous n'avons pas cessé de nous métamorphoser et que nous voilà devenus autres. Quelquefois, la métamorphose ne s'achève même pas, elle nous installe dans l'hybride et nous y laisse. » *L'Aventure ambiguë*, ouvrage de l'emblématique écrivain Cheikh Amadou Kane, s'invite à la 2^e édition de la Biennale internationale de la sculpture à Ouagadougou (BISO), première rencontre de sculpture et d'art contemporain en Afrique, qui se déroule à Ouagadougou depuis le 8 octobre et se terminera le 6 novembre 2021. Rencontre avec la coordinatrice et curatrice Florence Conan.

Pouvez-vous présenter BISO ? Comment est né cet événement bisannuel ?

BISO a été créée comme la première rencontre entièrement consacrée à la valorisation du travail des sculpteurs africains contemporains. Au lendemain de l'ouverture du débat sur la restitution des objets d'art classiques africains à l'université de Ouagadougou en 2017, les fondateurs de la biennale, Christophe Person et Nyaba Ouedraogo, ont souhaité prendre une initiative forte pour montrer l'importance de la sculpture dans la création contemporaine en Afrique.

L'objectif de BISO est de présenter aux amateurs et aux acteurs du marché de l'art (curateurs, galeristes, collectionneurs, journalistes, etc.) la richesse de la production artistique africaine en sculpture et de consolider sa place sur le marché de l'art contemporain. C'est aussi une volonté de démocratiser l'art contemporain africain en donnant accès à l'art dans son ensemble à toute la population, tout en interpellant les autorités sur l'apport des industries créatives dans le développement d'un pays. Le choix s'est porté sur le Burkina Faso pour plusieurs raisons. Tout d'abord, pour la richesse incontestable de son patrimoine et de l'histoire de ses bronziers. Ensuite c'est un acte politique qui vise à parler d'art et de création dans une zone troublée, victime de terrorisme et membre du groupe G5 Sahel (GS5). Nous voulons inscrire BISO, les artistes et la sculpture africaine contemporaine dans le paysage artistique international et sur le marché de l'art sur le long terme.

Pouvez-vous faire un bilan de l'édition précédente (2019) ? Quel a été son impact pour les artistes, pour le territoire ?

BISO 2019 a rencontré un public à la fois multiple et diversifié. La biennale a connu un déploiement territorial sans précédent : une quarantaine de lieux partenaires ont accueilli environ mille personnes venues voir les expositions. Une grande partie de ces spectateurs a découvert l'art contemporain lié à la sculpture à travers ces projets et ces performances. Tout au long de la biennale, le dialogue entre les artistes et le public ouagalais a été exploré dans ses dimensions historiques, culturelles et créatives. Spectateurs, professionnels et journalistes ont expérimenté avec enthousiasme les œuvres. Pour BISO 2019, dix-sept jeunes créateurs et artistes venant de onze pays ont exposé leurs œuvres diversifiées sur le thème « Oser inventer l'avenir » (Thomas Sankara).



Comment s'articule BISO 2021 ?

Une vingtaine d'artistes ont été sélectionnés à la suite d'un appel à candidature lancé à l'automne 2020. La biennale se déroule ensuite en trois temps : une période de résidence de création de deux à quatre semaines pour les artistes sélectionnés venant de toute l'Afrique (Tunisie, Afrique du Sud, Mauritanie, Maroc, Nigeria, Mali, etc.), puis l'ouverture de l'exposition du 8 octobre au 6 novembre à l'Institut français de Ouagadougou, et enfin un parcours off dans toute la capitale. Un comité s'est créé à Ouagadougou pour



De g. à d. : œuvre de la céramiste tunisienne Ferdaws Chamekh (prix de résidence de création Solidarité laïque). « Chimère », du sculpteur mauritanien Oumar Ball (Premier prix BISO 2021) et l'installation « Résilience » de l'artiste française Yveline Tropea (prix Jean-Claude Gandur).



© BISO

la mise en place du Biso Off, qui avait déjà énormément fédéré lors de la première édition. Le off va rassembler tout un réseau d'ateliers d'artistes, d'artisans, de designers ainsi que les centres d'art de la ville. Il s'annonce encore plus riche cette année. C'est l'occasion de voir, au-delà de la sculpture, le dynamisme de la région dans les domaines du design, de la peinture, de la photographie et de l'artisanat. C'est aussi un moyen d'aller dans les quartiers, là où le public n'a pas accès à certains lieux consacrés à la culture artistique.

Comment les artistes valorisent-ils la thématique « L'Aventure ambiguë » dans leurs œuvres ?

Dans son livre aux forts accents autobiographiques, Cheikh Amidou Kane retrace la trajectoire tourmentée du jeune Samba Diallo, qui navigue entre la spiritualité de son pays et le monde occidental libéral auquel il est désormais confronté. À travers ce thème, il est proposé aux artistes de sonder la complexité des identités des Afrique aujourd'hui, dans une ère dite de la postmondialisation. Une période complexe, marquée par la question de nos interdépendances, et où les notions de spiritualité, de genre, nos rapports avec la nature, sont en phase de redéfinition. L'aventure personnelle de l'artiste recèle elle-même des paradoxes et des ambiguïtés, ainsi que le concept d'« art contemporain africain » auquel l'artiste est parfois exhorté à s'assimiler.

L'édition 2021 annonce de belles découvertes. Trois techniques sont particulièrement mises en valeur : le bronze à la cire perdue, qui est la tradition du Burkina ; l'art textile, avec Ouadiata Traore (Burkina Faso), Turiya Magadlala (Afrique du Sud) ou encore Mehryl Levisse (France-Maroc), qui produit des masques en tissu ; et enfin la céramique, avec Ferdaws Chamekh (Tunisie) et Ngozi Omeje Ezema (Nigeria).

L'éducation est un enjeu fondamental pour sensibiliser la nouvelle génération à l'art et maintenir un devoir de transmission. Comment l'articulez-vous au sein de BISO ?

BISO s'engage dans l'accès à l'art et à la culture de la population ouagalaise. L'offre éducative doit permettre d'aller chercher le public éloigné de la culture. La médiation culturelle par l'engagement participatif du jeune public est au cœur du projet. Les artistes en résidence de création et les artistes locaux participent à ce dispositif.

En plus de coordonner les actions, l'équipe BISO noue des partenariats avec des enseignants de plusieurs établissements qui demeurent pérennes au-delà de cette première édition. Des visites guidées accompagnent pendant un mois l'exposition BISO. Ces échanges offrent une opportunité unique de questionner le parcours de l'artiste ainsi que les étapes de la création : de la conception, avant la résidence, à la production avec les ressources locales. Lors de la semaine d'ouverture, les opérateurs culturels et les artistes impliqués dans le off accueillent généreusement le public et assurent des visites commentées de leurs ateliers.

Y a-t-il un après-BISO ? Comment pérennisez-vous la promotion des artistes contemporains africains ?

BISO offre plusieurs prix sous forme de résidences de création à de jeunes artistes ayant participé à la biennale. Ces résidences permettent à des artistes débutants de voyager en Afrique ou en Europe et d'affiner leur pratique au sein de nouveaux ateliers. La première édition a aussi permis de faire découvrir certains sculpteurs qui ont par la suite été sélectionnés pour d'autres biennales (Dakar, Congo Biennale, etc.). L'exposition BISO 2021 aura aussi peut-être la chance de voyager... ▮

« J'ÉCRIS POUR CHERCHER L'HOMME EN MOI »

Il figure sur les listes des plus grands prix littéraires français : le Goncourt, le Femina, le Médicis et le Renaudot. « Il », c'est **Mohamed Mbougar Sarr**, jeune écrivain sénégalais né en 1990 qui sort son quatrième roman, *La Plus Secrète Mémoire des hommes* (éditions Philippe Rey).

À 31 ans, Mohamed Mbougar Sarr est déjà l'auteur de quatre romans, dont deux ont été primés : *Terre ceinte* (prix Ahmadou-Kourouma, Grand Prix du roman métis) et *Silence du chœur* (prix Littérature-Monde Étonnants Voyageurs). Ce diplômé de l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) pourrait bien créer la surprise en remportant, en novembre prochain, le Goncourt, le plus prestigieux des prix littéraires français. En effet, son quatrième ouvrage, *La Plus Secrète Mémoire des hommes*, qui vient d'être publié aux éditions Philippe Rey, fait l'unanimité auprès des critiques. Dans ce roman événement, Sarr s'inspire de l'histoire authentique de l'écrivain malien Yambo Ouologuem, l'auteur du *Devoir de violence*, qui reçut le premier prix Renaudot attribué à un Africain en 1968, avant de susciter la polémique et de connaître l'opprobre quatre ans plus tard pour ses présumés plagiat. *La Plus Secrète Mémoire des hommes* raconte ainsi l'enquête de Diégane Faye, jeune écrivain sénégalais qui vit en France et découvre en 2018 un roman mythique paru en 1938, *Le Labyrinthe de l'inhumanité*, signé d'un compatriote, T. C. Elimane. Il se lance alors sur les traces de cet auteur disparu qui jadis marqua l'histoire littéraire française et africaine. Rencontre avec Sarr, l'un des jeunes écrivains sénégalais les plus prometteurs de sa génération.

Qu'est-ce qui vous fascine chez Yambo Ouologuem, jadis surnommé le Rimbaud nègre ?

D'abord c'est un formidable écrivain. Tout est parti de la fascination qu'il exerçait sur moi par cette écriture, cette singularité, cette façon de dire, d'écrire et de montrer les choses que je n'avais pas encore lues, du moins dans l'espace francophone africain.

Ensuite, j'ai découvert l'histoire de l'homme, son destin tragique, son retrait, son silence, et tout cela a rejoint un certain



nombre d'autres obsessions très générales liées aux écrivains qui se taisent, qui disent adieux ou qui disparaissent. Yambo Ouologuem était d'une certaine manière l'incarnation de tout ce qui me fascine en littérature : une grande écriture, un style, mêlé aussi à une certaine conception de la littérature qui est celle du silence et du retrait.

Qu'est-ce qui vous motive à écrire ?

Bien que j'aime profondément écrire, je ne suis pas du tout dans la hantise de la phrase parfaite. J'écris pour chercher l'homme en moi. Je crois que la grande question de la littérature aujourd'hui, c'est de nous pousser tous, écrivains comme lecteurs, à nous demander ce que signifie être un être humain et à nous demander quel est l'homme avec un grand H en nous, et bien entendu je n'exclus pas les femmes de ce questionnement.

Balzac est un autre écrivain que vous appréciez beaucoup. Qu'aimez-vous chez lui ?

Tout en étant très agaçant par moments, Honoré de Balzac a toujours défendu l'idée que l'écrivain avait une sorte de seconde vue. Ce fameux regard de l'écrivain, c'est l'aptitude de voir au-delà. Mais pour cela il faut avoir du temps. Et avoir du temps aujourd'hui, c'est s'affranchir d'énormément de pesanteurs, mais aussi des apparences, de l'immédiat, de ce qui arrive tout de suite, qui est extrêmement violent et qui ne permet pas d'aller dans la profondeur des choses. ▢

PRIX DES CINQ CONTINENTS

VINGT ANS DE DÉCOUVERTES
FRANCOPHONES

DOSSIER RÉALISÉ PAR COUMBA DIOP

Créé en 2001 par l'OIF, le prix des Cinq Continents de la Francophonie récompense un texte de fiction narratif (roman, récit et recueil de nouvelles) publié dans l'année. Son objectif ? « *Mettre en lumière des talents littéraires reflétant l'expression de la diversité culturelle et éditoriale en langue française sur les cinq continents.* »

Ainsi, depuis deux décennies, cette prestigieuse récompense annuelle célèbre la plume d'écrivains francophones originaires des quatre coins du monde. En effet, ce concours est ouvert à tout auteur, quelle que soit sa nationalité et sa maturité littéraire, à condition que son texte soit publié en langue française, les traductions étant exclues. Doté d'un montant de 15 000 euros pour le lauréat, et de 5 000 euros pour la « mention spéciale », le prix des Cinq Continents est remis le dernier trimestre de chaque année et permet également à l'auteur ou à l'auteure primé(e) de bénéficier d'un accompagnement promotionnel pendant douze mois. Une occasion idéale pour le lauréat ou la lauréate de participer à des rencontres littéraires, ainsi qu'à des foires et à des Salons internationaux.

Le rôle crucial des comités de lecture

Les livres, venus de tous les territoires de la francophonie et au-delà, sont soumis à cinq comités de lecture : l'association Passa Porta (Bruxelles, Belgique), l'Association des écrivains du Sénégal (Dakar, Sénégal), l'association Prix du jeune écrivain (Muret, France), le Camp littéraire Félix (Canada-Québec) et l'association Culture Elongo (Brazzaville, Congo).

Un sixième comité a rejoint les cinq comités historiques : il s'agit du comité vietnamien. Ces comités, qui travaillent de manière indépendante, ont pour rôle de présélectionner les ouvrages proposés. Ensemble, ils établissent une liste de dix finalistes dont les titres seront soumis au vote d'un jury international. C'est en effet à celui-ci que revient la mission de désigner le livre lauréat et de lui décerner éventuellement une mention spéciale.

Treize écrivains réputés et un membre d'honneur venus de tout l'espace francophone composent ce jury présidé par Paula Jacques (France-Égypte), auteure de nombreux livres, dont *Lumière de l'œil* (prix Femina 1991).

Autour de la présidente, siègent d'autres écrivains renommés : Lise Bissonnette (Québec, Canada), Ananda Devi (Maurice), Hubert Haddad (Tunisie-France), Monique Ilboudo (Burkina Faso), Vénus Khoury-Ghata (Liban), Liliana Lazar (Roumanie), Jean-Marie Gustave Le Clézio (Maurice), Wilfried N'Sondé (Congo-France), René de Obaldia (Hong-Kong), Lyonel Trouillot

Les 10 finalistes pour le prix des Cinq Continents 2021

Réunis ce jeudi 21 octobre, à distance, les représentants des six Comités de lecture ont sélectionné dix ouvrages finalistes représentant 10 pays, parmi les 145 œuvres candidates qui ont été proposées.

- **Ceux qui sont restés là-bas** de Jeanne TRUONG (France-Cambodge), éd. Gallimard (France)
- **Dans le ventre du Congo** de Blaise NDALA (Congo-Canada), éd. Mémoire d'encrier (Canada-Québec)
- **Héritage** de Miguel BONNEFOY (France-Vénézuéla), éd. Rivages (France)
- **Le Jardin du Lagerkommandant** d'Anton STOLTZ (Canada-Québec), éd. Maurice Nadeau (France)
- **Les Lumières d'Oujda** de Marc Alexandre OHO BAMBE (Cameroun-France), éd. Calmann-Lévy (France)
- **Les Orphelins** de BESSORA (France-Gabon), éd. JC Lattès (France)
- **Le Palais des deux collines** de Karim KATTAN (France-Palestine), éd. Elyzad (Tunisie)
- **Pas même le bruit d'un fleuve** d'Hélène DORION (Canada-Québec) éd. Alto (Canada-Québec)
- **Soleil à coudre** de Jean d'AMÉRIQUE (Haïti) éd. Actes Sud (France)
- **Les Villages de Dieu** d'Emmelie PROPHETE (Haïti) éd. Mémoire d'encrier (Canada-Québec)

(Haïti), Abdourahman Waberi (Djibouti), Jun Xu (Chine), Gilles Jobidon (Canada-Québec), lauréat du prix 2019. Beata Umubyeyi Mairesse, lauréate du prix 2020 siègera à leurs côtés pour un an. ▮



▲ Autour de Myriam Senghor-Ba (au centre), les membres du comité de pilotage du prix des Cinq Continents 2021 : Racine Senghor (Sénégal), Karine Doucet (Canada-Québec), Anne-Lise Remacle (Belgique), Dominique Barthe Coll (France) et Émilie Moundako-Eyala (Congo) (de g. à d.).

« IL FAUT QUE LA LANGUE SOIT BELLE, CONVAINCANTE ET FORTE »

Le jury du prix des Cinq Continents de la Francophonie est présidé depuis 2001 par **Paula Jacques**, auteure de nombreux livres, dont *Deborah et les anges dissipés* (prix Femina 1991). Entretien avec une présidente passionnée et investie.

Que représente pour vous ce vingtième anniversaire du prix des Cinq Continents ?

C'est très émouvant de penser que ce prix auquel j'ai participé au moment de sa fondation a 20 ans et qu'il a contribué à faire émerger des écrivains qui manient magnifiquement la langue française, qui la renouvellent et surtout la nourrissent de la culture de leur propre pays à travers la littérature. Rappelons que le prix des Cinq Continents rayonne dans tout le monde de la francophonie, soit 300 millions de locuteurs quand même ! Voilà pourquoi j'aime ce prix, voilà pourquoi je pense qu'il est important à plusieurs titres. D'abord parce qu'il couvre cinq continents et ensuite parce que, parmi ces cinq continents, plusieurs pays qui ont souffert du colonialisme, à qui la langue française a été imposée ont, au moment des indépendances, récupéré cette langue. Ils l'enrichissent, l'embellissent et s'en servent pour raconter la réalité de leur propre pays. Cela fait écho en moi dans la mesure où je suis moi-même d'origine égyptienne, et, au Caire, où j'ai passé une partie de mon enfance, le français était la langue qu'on parlait à la maison. D'ailleurs je n'imaginais pas, quand j'ai décidé de devenir écrivaine, écrire dans une autre langue que celle-là.

Combien de livres recevez-vous au total chaque année ?

La sélection est faite en amont par les divers comités de lecture, qui doivent lire beaucoup d'ouvrages, aux alentours d'une cinquantaine, qui viennent de tous les pays : des Caraïbes, d'Afrique noire, de Belgique, du Canada, du Québec, etc. Les comités font une sélection pour nous et nous envoient ensuite dix livres parmi lesquels nous devons sélectionner celui qui sera primé.

Y a-t-il une région plus prolifique qu'une autre en matière d'ouvrages ?

Il existe bien entendu un nombre important d'auteurs français qui publient en français et qui parlent de la France. J'avoue toutefois avoir une légère réticence à les primer dans la mesure où ils disposent déjà de toute l'audience de ce pays. C'est la raison pour laquelle je suis beaucoup plus attirée par les littératures « d'ailleurs », si je peux me permettre cette expression. À mon avis, l'Afrique noire nous réserve des surprises extraordinaires, tant du point



▲ Paula Jacques (à droite), présidente du jury, et Monique Ilboudo, lors de la remise du prix des Cinq Continents à Jean-Marc Turine, en 2019.

de vue de la narrativité, du sujet, que de la façon d'embrasser le monde avec la langue française en puisant dans la culture africaine. Cet ensemble forme un formidable métissage.

Vous avez décidé de créer un sixième comité : le comité vietnamien...

Il s'agit d'une décision collégiale. Nous devons essayer de récupérer le plus possible la grande tradition de la langue française dans ces pays-là, tradition qui s'est éteinte. Par exemple, je peux vous dire que, moi qui suis née en Égypte, la première langue en opposition à l'anglais, puisque les colons anglais occupaient le pays, c'était le français. Si vous alliez aujourd'hui en Égypte, vous constateriez que plus personne ne parle le français et que cette langue si belle tombe un peu dans les oubliettes. Quant à notre décision d'élargir nos comités au Vietnam, elle part du constat que, malgré le fait qu'il n'y ait peut-être plus beaucoup de Vietnamiens qui parlent le français, certains d'entre eux envoient leurs enfants dans des écoles françaises et ont envie de faire connaître leurs auteurs et de nous raconter ce qui se passe dans leur pays. Alors pourquoi pas ?

« Parmi ces cinq continents, plusieurs pays, à qui le français a été imposé, ont récupéré cette langue au moment des indépendances. Ils l'enrichissent, l'embellissent et s'en servent pour raconter la réalité de leur propre pays »

Quel est votre rôle en tant que présidente du jury ?

Mon rôle est de veiller à ce que les délibérations se déroulent bien, de répartir la parole et d'entendre tout ce que les autres membres du jury ont à dire. Je dois également veiller au calme, même si j'aime beaucoup les discussions passionnées, car se passionner pour un livre est une preuve d'amour pour la littérature.

Pouvez-vous nous dire (sans trahir) comment se passe la délibération du jury ?

Après avoir lu les dix livres, nous nous réunissons et nous entamons les discussions avant d'établir une liste. Nous faisons ensuite un tour de table afin que chacun s'explique sur ses choix et donne les raisons pour lesquelles il a adoré ou peu apprécié un ouvrage. Par moments, les discussions peuvent être très vives, avec des déclarations d'amour et des déclarations de rejet très fortes pour un livre. Il faut néanmoins souligner qu'il nous arrive d'être convaincus par un membre du jury qui défend un livre que l'on a moyennement apprécié. Pendant ces deux heures de délibération, tout est possible.

Sur quels critères vous fondez-vous pour décerner la mention spéciale ?

C'est justement parce qu'il est parfois très difficile de choisir que nous décernons un deuxième prix, en quelque sorte. Lorsque le score est très serré et qu'on a beaucoup aimé deux livres, on se dit : « Bon, allez, on va aussi favoriser ce livre-là. » Et cette mention spéciale, qui n'était pas récurrente, est devenue spécifique depuis 2020. Désormais, chaque édition se verra remettre annuellement une mention spéciale qui recevra une dotation de 5 000 euros, contre 15 000 euros pour le lauréat.

Qu'est-ce qui fait à votre avis un « bon » prix des Cinq Continents ?

Nous faisons très attention à la façon d'écrire évidemment, toutefois il faut aussi que la langue soit belle, convaincante et forte. Ce que j'aime particulièrement dans ce prix, c'est le fait que les écrivains vivent dans leur pays des réalités tellement plus intéressantes que ce qui se passe dans l'Hexagone. Ils empoignent le monde par tous les côtés et nous donnent à voir des choses qu'on ne voit pas en France. ▢

LA LISTE DES LAURÉATS (2020-2001)



2020 : Beata Umbuyeyi Mairesse pour *Tous tes enfants dispersés* (Autrement)

2019 : Gilles Jobidon pour *Le Tranquille affligé* (Leméac)

2018 : Jean Marc Turine pour *La Théo des fleuves* (Esperluète)

2017 : Yamen Manai pour *L'Amas ardent* (Elyzad)

2016 : Fawzia Zouari pour *Le Corps de ma mère* (Joëlle Losfeld-Demeter)

2015 : In Koli Jean Bofane pour *Congo Inc. Le testament de Bismarck* (Actes Sud)

2014 : Kamel Daoud pour *Meursault, contre-enquête* (Barzak-Actes Sud)

2013 : Amal Sewtohul pour *Made in Mauritius* (Gallimard)

2012 : Geneviève Damas pour *Si tu passes la rivière* (Luce Wilquin)

2011 : Jocelyne Saucier pour *Il pleuvait des oiseaux* (XYZ)

2010 : Liliana Lazar pour *Terre des affranchis* (Gaïa)

2009 : Kossi Efoui pour *Solo d'un revenant* (Seuil)

2008 : Hubert Haddad pour *Palestine* (Zulma)

2007 : Wilfried N'Sondé pour *Le Cœur des enfants léopards* (Actes Sud)

2006 : Ananda Devi pour *Ève de ses décombres* (Gallimard)

2005 : Alain Mabanckou pour *Verre cassé* (Seuil)

2004 : Mathias Énard pour *La Perfection du tir* (Actes Sud)

2003 : Marc Durin-Valois pour *Chamelle* (JC Lattès)

2001 : Yasmine Khat pour *Le Désespoir est un péché* (Seuil)

POUR EN SAVOIR PLUS : <https://www.francophonie.org/prix-des-5-continentes-de-la-francophonie-59>

« CE PRIX A ÉTÉ UNE FORMIDABLE OUVERTURE SUR LE MONDE »

En octobre 2018, **Jean-Marc Turine** remportait le prix des Cinq Continents pour son ouvrage *La Théo des fleuves*, qui rend hommage au peuple tzigane et raconte son errance et ses malheurs. Il devenait ainsi le troisième lauréat belge de cette récompense après Geneviève Damas et In Koli Jean Bofane. Cet écrivain qui se penche depuis toujours sur la souffrance des peuples raconte son expérience tout au long des douze mois où il a bénéficié de l'accompagnement du prix.

« Passé le moment d'étonnement de m'être vu attribué le prestigieux prix des Cinq Continents de la Francophonie, je ne pouvais que me féliciter de l'avoir reçu. Ce que je retiens essentiellement de ce parcours durant les douze mois où j'ai été lauréat, c'est l'intérêt réel que des professionnels du livre ou de simples lecteurs ont manifesté à l'égard de mon roman, *La Théo des fleuves*, dont le sujet principal est l'histoire des Roms ou Tsiganes d'Europe. L'intérêt restait le même, quel que soit l'endroit où je me trouvais pour présenter mon livre ; j'ai ainsi reçu un bel accueil au sein de la librairie du siège des Nations-Unies. Des élèves d'un lycée français ainsi que des étudiants d'une université new-yorkaise ont également manifesté leur intérêt pour *La Théo des fleuves*.

J'ai eu, au cours de cette année bien remplie, l'occasion de me rendre dans plusieurs autres pays pour présenter mon roman : au Canada, à Montréal et au Québec, en Suisse, ainsi qu'en France à l'occasion du Salon du livre de Paris. Grâce à mon prix, je suis devenu pour un an membre du jury du prix des Cinq Continents. Jury qui a attribué en novembre 2019 le prix à Gilles Jobidon pour son roman *Le Tranquille affligé*. Au cours de cette période, j'ai pu aussi participer à des festivals comme le célèbre Étonnants Voyageurs de Saint-Malo ainsi que d'autres qui se tenaient dans de petites villes moins connues.

J'ai été heureux de constater que le prix suscitait également l'intérêt dans mon pays d'origine, la Belgique. J'ai de cette façon été invité à Bruxelles dans un théâtre, à Gand dans un cercle de lecteurs et lectrices, ainsi qu'à Néthen dans un Centre culturel. Ce prix m'a également permis de me rendre en Roumanie dans une université de Bucarest ainsi qu'au Centre culturel français de Cluj Napoca. La Roumanie, où je dois d'ailleurs retourner en octobre de cette année, pour participer au FILIT, le Festival international de littérature et de traduction. Bénéficier de l'accompagnement du prix, c'était aussi avoir l'opportunité de participer au Salon du livre de Sofia en Bulgarie et d'aller à la rencontre de lecteurs africains, notamment à Bamako, au Mali, et aussi en Guinée où j'ai été invité en tant que lauréat du prix des Cinq Continents, aux 72 Heures du Livre de Conakry. J'y suis retourné en avril 2021 pour animer un « Atelier d'écriture » avec de jeunes universitaires guinéens.



▲ Avec la traductrice bulgare de *La Théo des fleuves*, à Sofia, en 2019.

Le Mali a été une étape importante au cours de cette année d'accompagnement. En effet, suite à mon déplacement à Bamako, j'ai été invité à faire partie du jury d'un prix littéraire décerné durant la rentrée littéraire du Mali, en février 2020 et 2021. Je dois d'ailleurs retourner au Mali en février 2022, toujours en tant que membre de ce jury et également en avril 2022, comme membre du jury d'un autre prix littéraire qui sera attribué pour la première fois, et pour animer un atelier de lecture avec de jeunes lycéens. Et ça n'est pas terminé car je suis invité depuis plus d'un an au Vietnam, mais malheureusement à cause de la pandémie due au Covid-19, le voyage est sans cesse reporté. Au Vietnam, je suis attendu dans différentes universités à Hanoi, Hué et Ho Chi Minh Ville et j'espère pouvoir m'y rendre au cours du printemps 2022.

Pour conclure, je dirais que toutes ces rencontres ont été d'une richesse exceptionnelle tant par la diversité des lieux que des contextes. Ce prix a été une formidable ouverture sur le monde et ses multiples cultures et a donné une visibilité inestimable à mon ouvrage qui a été traduit en roumain, en bulgare, en vietnamien et en chinois, ce qui pour moi constitue une magnifique reconnaissance. » □

ZOOM SUR LE COMITÉ DE LECTURE DU SÉNÉGAL

Racine Senghor coordonne le comité de lecture du Sénégal depuis une quinzaine d'années. Professeur de lettres et critique littéraire, également poète et essayiste, très impliqué dans les questions d'éducation et de culture africaines, il a notamment été directeur de l'enseignement secondaire général au ministère de l'Éducation, et directeur du projet (français) pour l'harmonisation des enseignements secondaires dans les pays francophones d'Afrique et de l'océan Indien. Il est aujourd'hui président du conseil d'administration du musée des Civilisations noires. Il nous éclaire sur le rôle d'un comité de lecture du prix des Cinq Continents.

Quel est le rôle d'un comité de lecture ? Combien de personnes œuvrent au sein du vôtre ?

Le rôle d'un comité de lecture est de lire les ouvrages admis à participer au prix des Cinq Continents et d'en sélectionner dix qui seront confiés au jury pour le choix final du lauréat. Au Sénégal, notre comité est composé d'une dizaine de lecteurs.

Cette année le prix fête ses 20 ans, qu'est-ce que cela représente pour vous ?

Pour moi, comme pour tout le comité du Sénégal, c'est un motif de grande satisfaction. D'abord d'avoir cet honneur de participer activement à la vie de la Francophonie. Ensuite parce qu'il s'agit de création et de rencontre des peuples. La littérature est précieuse dans cette perspective-là. Vingt ans, c'est un bel âge ! Et le prix des Cinq Continents aura contribué à célébrer l'excellence dans ce domaine.

Combien de livres recevez-vous par an ?

Chaque année, nous recevons en moyenne 100 à 120 livres.

Quels sont les critères pour sélectionner les dix finalistes ?

Ils sont sélectionnés sur plusieurs critères : les qualités d'écriture et de style, la créativité qui donne une singularité à l'œuvre, les thèmes abordés qui participent des idées et des valeurs humanistes que prône l'Organisation internationale de la Francophonie, ainsi que la mise en lumière de la diversité.

Comment communiquez-vous avec les autres comités pour déterminer une liste commune des dix finalistes ?

« Les livres sont sélectionnés sur plusieurs critères : les qualités d'écriture et de style, la créativité qui donne une singularité à l'œuvre, les thèmes abordés qui participent des idées et des valeurs humanistes que prône l'Organisation internationale de la Francophonie, ainsi que la mise en lumière de la diversité »



© A. Racine Senghor

Au fur et à mesure que nous lisons les ouvrages reçus. En revanche, nous ne partageons nos listes que quelques jours avant les délibérations des comités. Jadis, au terme de nos lectures, un représentant de chaque comité se rendait à Paris, où il retrouvait les délégués des autres comités afin de délibérer tous ensemble. Ces deux dernières années, avec la Covid-19, nous n'avons pas pu voyager et nous avons dû organiser nos réunions par visioconférence. Cette année, l'OIF a mis en place une plateforme de discussion, et j'avoue que cela nous est d'une grande aide. ▢



ÉTATS GÉNÉRAUX DU LIVRE EN LANGUE FRANÇAISE

AU CŒUR DU LIVRE

LE LIVRE AU CŒUR

DOSSIER RÉALISÉ PAR EMNA BEN JEMAA

Deux grands évènements dédiés aux livres en langue française ont eu lieu à la Cité de la culture de la ville de Tunis. Se sont ainsi tenus, les 23 et 24 septembre, les États généraux du livre en langue française dans le monde, puis le Congrès mondial des écrivains francophones, les 25 et 26 septembre. Deux programmes riches en rencontres, lectures, débats et cafés littéraires ont donc réuni les passionnés et les professionnels du monde de la francophonie.

L'objectif de ces États généraux du livre en langue française dans le monde était de concevoir des projets concrets, dans l'espace francophone, pour la promotion du livre et de la lecture en langue française. L'idée était de partir de constats et d'échanges d'expériences de tous les intervenants pour aboutir à des synergies autour du livre francophone. Lancé par Emmanuel Macron en 2018, piloté par l'Institut français, placé sous l'égide de la commissaire générale Sylvie Marcé, cet événement de grande envergure a été coorganisé par la Tunisie, la France, la Côte d'Ivoire, la République de Guinée, le Québec, la Confédération suisse, la Fédération Wallonie-Bruxelles ainsi que par l'Organisation internationale de la francophonie (OIF). L'OIF, organe très important pour la francophonie, intervient à différents maillons de la chaîne du livre, « de la participation à la découverte et à l'accompagnement de talents littéraires, jusqu'à l'appui à certains États et gouvernements membres dans l'élaboration de leurs politiques culturelles, en particulier dans le cadre de lectures publiques », a expliqué Louise Mushikiwabo, Secrétaire générale de la Francophonie, lors de la cérémonie d'ouverture de ces journées.

Plus de 500 acteurs du monde du livre et de l'édition des cinq continents y ont participé : auteurs, éditeurs, diffuseurs, distributeurs, libraires, acteurs du livre numérique, associations et syndicats professionnels, institutionnels et professionnels, publics et privés. L'Institut français de Tunis les a réunis à Tunis même, en présentiel, et depuis un peu partout dans le monde en visioconférence.

La cérémonie d'ouverture a eu lieu en présence de Habib Ammar, ministre tunisien par intérim des Affaires culturelles, Eva Nguyen Binh, présidente de l'Institut français, et Sylvie Marcé, commissaire générale des États généraux du livre en langue française dans le monde.



La langue française n'appartient plus à la France

Selon l'OIF, il y avait 300 millions de locuteurs francophones dans le monde en 2018 ; le français est la langue d'enseignement de plus de 80 millions d'élèves et la langue étrangère étudiée par plus de 50 millions d'individus.

Même si, comme l'a écrit Kateb Yacine, cette langue représente, pour certains, « un butin de guerre », c'est une langue

vivante, une langue de culture, de travail et de rencontre qui permet aux francophones du monde entier de s'ouvrir au monde, de lire et d'échanger entre eux. Le français offre à un Tunisien la possibilité de communiquer avec un Sénégalais, mais aussi à des Camerounais, venus de villages différents, celle d'échanger entre eux.

« Il y a 200 langues dans notre pays », a expliqué l'écrivaine camerounaise Dajaili Amadou Amal. « Je suis reconnaissante à la langue française, parce que c'est avec elle que j'ai appris à lire et à écrire. Sans le français, nous, Camerounais, ne pourrions pas communiquer entre nous ni en dehors de nos frontières », a-t-elle encore déclaré. L'écrivain togolais Sami Tchak a partagé le même ressenti. Dans le cadre de son témoignage lors d'une table ronde, il a confié : « Ma langue française est baignée dans une culture et elle est différente de la langue française pratiquée par mes fils nés en France. Un lecteur d'Afrique de l'Ouest se reconnaîtra dans mes écrits, alors que ce sera une découverte pour un autre. »

Comme l'illustrent les propos de nombreux auteurs présents à l'événement, le français est une langue qui s'enrichit de la culture de l'écrivain et fait office de langue de partage. ▢

POUR EN SAVOIR PLUS

<https://www.livreenlanguefrancaise.org>

LE LIVRE SCOLAIRE, ENJEU MAJEUR POUR LE LIVRE AFRICAIN

L'avenir du livre en langue française sera africain, avec une place privilégiée accordée au livre scolaire et aux ouvrages destinés à la jeunesse. Perspectives et témoignages de plusieurs acteurs majeurs du secteur.

En 2050, « 90 % des francophones âgés de moins de trente ans seront africains », avance Richard Marcoux, professeur de sociologie à l'Université Laval (Canada) et directeur de l'Observatoire démographique et statistique de l'espace francophone (ODSEF). L'accès des jeunes Africains aux ressources éducatives est donc un enjeu majeur pour l'avenir de la francophonie.

En effet, le secteur des livres scolaires, qui deviennent plus attrayants, se développe. Il est nécessaire que des politiques africaines soient mises en place pour faciliter l'accès des jeunes à des ouvrages scolaires et parascolaires de qualité. Cela permettra de développer l'envie de lire, l'accès à la littérature et, par conséquent, favorisera la transmission de valeurs, le partage de connaissances et l'émergence d'une éducation positive au profit des pays du Sud.

Au cours de ces États généraux du livre en langue française, une table ronde a été consacrée aux enjeux et aux problématiques spécifiques du livre scolaire dans le secteur de l'édition.

« Le livre scolaire représente 85 % de notre chiffre d'affaires en Côte d'Ivoire », a expliqué Marie-Agathe Amoikon, fondatrice et directrice des Éditions Éburnie, mais l'édition des livres scolaires n'est pas simple. » Elle a noté que la nouvelle génération manquait de formation sur le plan pédagogique et technique, ce qui constitue un enjeu essentiel pour l'Afrique. « Seuls de grands éditeurs peuvent pour le moment assurer le défi de la qualité vis-à-vis d'un lectorat jeune à qui on doit faire aimer le livre », a-t-elle poursuivi.



Une optique immersive

Éditis, acteur majeur dans le secteur de l'édition en France et l'un des leaders en matière de livre scolaire en Afrique, propose, dans ce contexte, une solution adaptée aux besoins et aux impératifs africains. « Nous travaillons avec des auteurs et des éditeurs locaux dans une optique immersive. Nous leur apportons notre savoir-faire éditorial avec un transfert de savoir-faire et un échange à double sens », a expliqué

Ghada Touili, directrice des éditions Nathan International.

« Le livre est conçu selon les exigences du système scolaire de chaque pays et l'environnement dans lequel évolue l'enfant. Car nous avons compris que, pour que l'enfant aime le livre et l'accepte, il est primordial que ce dernier s'intègre dans la culture de son pays », a-t-elle développé. Et de poursuivre que ce genre de coopération pour la production de manuels scolaires avec des acteurs expérimentés et des opérateurs locaux permet de renforcer l'accès au livre pour les jeunes et de développer, dès le plus jeune âge, le goût de lire.

« La librairie a besoin du chiffre d'affaires du livre scolaire pour survivre. Cela me fait plaisir de voir des parents acheter des manuels et sortir avec un roman », a témoigné Michel Choueiri, vice-président de l'Association internationale des libraires francophones.

Par ailleurs, les manuels scolaires contrefaits et piratés constituent un frein pour le développement de l'édition dans plusieurs pays africains, d'après plusieurs intervenants. « Il faut protéger l'économie du livre parce que cela touche à l'éducation et à la qualité de l'enseignement. Et la seule solution est juridique », a témoigné Ghada Touili. ▢

LE COÛT DU LIVRE, UN OBSTACLE IMPORTANT

Selon l'étude économique perspective réalisée par le cabinet BearingPoint, la France représente 85 % des revenus globaux de ventes de livres en langue française dans le monde. Selon l'écrivain tunisien Yamen Manai, un écrivain africain doit choisir entre être édité chez lui, son ouvrage devenant ainsi « objet de désir dans son propre pays » avec une faible visibilité ailleurs, ou être édité en France, quitte à ce que le coût de vente soit élevé chez lui.

En effet, le livre exporté vers l'Afrique coûte trop cher, ont dénoncé les auteurs africains présents. « *Même moi, je n'achèterais pas mon livre à 80 dinars tunisiens* », a déclaré d'ailleurs, en plaisantant, l'écrivaine tunisienne Fawzia Zouari, titulaire du prix des Cinq Continents en 2016 pour *Le Corps de ma mère*, publié chez Joëlle Losfeld, en France. Les chiffres du Bureau international de l'édition française permettent d'estimer la part du prix d'un livre dans le pouvoir d'achat mensuel du citoyen (avec un PIB calculé en parité du pouvoir d'achat). En France, un livre pèse 0,34 % du pouvoir d'achat moyen mensuel d'un Français. Dans les pays d'Afrique subsaharienne, un livre produit localement coûte douze fois plus cher, à savoir 4,2 % du pouvoir d'achat. Un livre importé coûte trente fois plus à un Africain qu'à un Français et représente 9,1 % de son pouvoir d'achat.

L'écrivain Sami Tchak nourrit l'espoir que, grâce aux propositions des États généraux du livre en langue française, on pourra, un jour, travailler en Afrique et se faire connaître en dehors.

Les rencontres ont donné lieu à un ensemble de dix propositions prioritaires à mettre en œuvre avec l'aide d'organisations comme l'OIF et l'IFT, et le soutien des gouvernements et institutions publiques pour la mise en place de politiques publiques et de programmes assez dynamiques et efficaces.

La ministre française de la Culture, Roselyne Bachelot, a proposé,

lors de la clôture des États généraux, la création d'un financement participatif pour le soutien des acteurs dans le secteur du livre francophone, notamment les écrivains et les éditeurs.

Le Réseau des centres de lecture et d'animation culturelle (Clac) fait partie des initiatives innovantes entreprises par l'OIF et qu'il faut généraliser, a souligné Imma Tor, conseillère de Louise Mushikiwabo. Ce réseau compte, selon la Secrétaire générale, plus de 300 bibliothèques-médiathèques présentes dans les milieux ruraux de 22 pays du Sud qui permettent à des millions de personnes, surtout des jeunes, d'accéder à des ressources en langues française. L'OIF est responsable de la dotation de ces centres en livres de qualité.

Selon Eva Nguyen, « *les combats pour le livre et au profit de la lecture ne pourront se mener qu'avec des politiques publiques très fortes. Le soutien de la mobilité et la valorisation des filières liées à la chaîne du livre sont aussi un argument important* ». D'après les conclusions de nombreux intervenants, tout cela ne pourra se réaliser qu'avec des mécanismes de partenariat et de coopération efficaces, en vue de renforcer les maillons de l'industrie du livre, de l'édition à la distribution jusqu'à la commercialisation. ■



10 propositions prioritaires des États généraux du livre

Les États généraux du livre en langue française ont abouti à dix recommandations qui vont constituer une feuille de route partagée pour agir au sein de la Francophonie.

1. Inciter et accompagner les États dans la mise en œuvre de politiques publiques destinées à promouvoir le livre et la lecture, et mettre en place des lieux d'échanges (physiques et numériques) en vue de stimuler et de fédérer les actions liées à cet enjeu.
2. Dans chaque État, aménager un cadre législatif et fiscal favorable à l'industrie du livre, et soutenir la structuration et la professionnalisation de la filière du livre (papier et numérique).
3. Faire de la jeunesse une cible prioritaire des politiques publiques du livre et de la lecture, à toutes les échelles, et renforcer le rôle de l'école pour développer une culture du livre.
4. Faciliter la mise en relation des acteurs du livre en langue française via une plateforme numérique francophone, et multiplier les occasions de

rencontres et de formations professionnelles (physiques ou numériques) pour développer la confiance entre les acteurs.

5. Encourager les partenariats éditoriaux, coéditions ou cessions de droits du français au français, entre les éditeurs francophones.
6. Développer et encourager les formations au numérique et le partage de l'innovation ; développer des outils professionnels partagés (normes, standards, référencement, catalogues...), des outils collaboratifs et des lieux numériques d'échanges professionnels au service d'une meilleure diffusion dans l'espace francophone.
7. Ouvrir les opportunités du marché français à tous les acteurs francophones.
8. Soutenir et développer les lieux de vente du livre en langue française dans le monde et adapter les prix de vente des livres en langue française aux réalités locales.
9. Rapprocher la fabrication des livres des lieux de vente, et réduire les délais et les coûts de livraison à l'export.
10. Améliorer la situation des auteurs et renforcer la promotion locale des auteurs sur leur propre territoire.

CONGRÈS MONDIAL DES ÉCRIVAINS DE LANGUE FRANÇAISE

À LA RENCONTRE DES MAGICIENS DES MOTS

DOSSIER RÉALISÉ PAR EMNA BEN JEMAA

Le Congrès mondial des écrivains de langue française, qui s'est tenu les 25 et 26 septembre à la Cité de la culture de la capitale tunisienne, a réuni une trentaine de romanciers, essayistes, poètes et auteurs reconnus, venus des cinq continents, pour parler de littérature en français, et de littérature tout court.

Ils nous accompagnent là où personne n'ose s'aventurer, nous font rêver, nous aident à faire passer et à supporter le temps. Ils nous font évoluer, réfléchir, nous aident à nous émanciper. Ils ont le pouvoir de nous faire pleurer mais aussi celui de nous faire rire ou sourire. Nous connaissons leurs styles, apprécions leurs écrits et, pourtant, nous ne les croisons presque jamais. On parle souvent d'eux, on discute, on analyse.

Ces personnes qu'on appelle écrivains, ces magiciens, ont fait de la langue française une arme et un moyen pour faire évoluer le monde et de pousser la réflexion au-delà de l'ordinaire et du banal. Et puis, la magie a encore opéré quand on les a conviés en un seul espace, malgré virus et restrictions, à venir débattre de ce que cela signifie aujourd'hui d'écrire en français.

Un comité littéraire prestigieux

Ce premier Congrès mondial des écrivains de langue française a été organisé par l'association Étonnants voyageurs, en partenariat avec le ministère tunisien des Affaires culturelles, le ministère français de la Culture, le ministère français de l'Europe et des Affaires étrangères, l'Organisation internationale de la francophonie et l'Institut français de Tunisie.

L'idée est venue de Leïla Slimani, Prix Goncourt 2016 pour son livre *Chanson douce* et représentante personnelle du président Macron pour la Francophonie. Un comité littéraire a été constitué dans le cadre de cet événement. Ce comité, présidé par Leïla Slimani, a réuni Fawzia Zouari, Laurent Gaudé, Yanick Lahens et Felwine Sarr. L'écrivain et essayiste français Michel Le Bris, décédé en janvier 2021, en avait fait partie.

L'événement a donné lieu à deux jours de débats, rencontres, grands entretiens et cafés littéraires autour de l'expérience de la langue française, en présence (physique ou par visioconférence) de grands noms de la littérature francophone, mais aussi d'un public d'experts avertis et férus de la langue française. Restrictions sanitaires oblige, le nombre de présents à Tunis, masqués évidemment, était limité, et toutes les rencontres pouvaient être suivies en direct en ligne.



▲ Dans la cour de la Cité de Culture de Tunis, lors du Congrès.

Au cœur du débat entre tous ces acteurs : la langue française, telle qu'elle est ressentie, utilisée, vécue. Que signifie écrire en français aujourd'hui ? Est-ce ce « butin de guerre » dont parlait Kateb Yacine ou une langue d'émancipation ? Pourquoi choisit-on d'écrire en français ? Le francophone est-il un traître ? L'utilisation de la langue par les Africains fait-elle d'elle une langue africaine ? Voilà quelques-unes des questions posées au cours de ces deux journées de congrès.

Une riche expérience humaine

La salle de L'Opéra a été le centre des débats et des entretiens autour de la langue française, de son identité, de son rapport à l'Histoire et de l'idée que se fait le francophone de lui-même. Ailleurs, au sein de la Cité de la culture de Tunis, ont eu lieu des rencontres autour de « l'expérience de la langue ». Les auteurs y ont développé leur rapport intime à l'écriture en langue française, en tant que

langue maternelle ou comme langue étrangère. Les cafés littéraires étaient, quant à eux, consacrés aux écrivains et à leurs œuvres.

Une vente de livres a permis aux visiteurs de rencontrer les auteurs. « *C'est un vrai bouillon de culture. J'ai eu la chance de croiser en vrai beaucoup d'écrivains* », s'est extasiée Inès, bibliophile qui s'est déplacée à la Cité de la culture pour la dédicace de *Bel abîme*, de l'écrivain tunisien Yamen Manai.

Le congrès a été une expérience humainement riche. Les auteurs ont pu y discuter à cœur ouvert de sujets importants en lien avec la francophonie, mais aussi de leur vécu en tant qu'auteurs et de leurs espoirs.

« Le francophone est-il un traître ? »

Les débats ont porté également sur le choix de la langue d'écriture et de communication pour les francophones. La relation à la langue française, élue par certains et imposée à d'autres, est primordiale pour réfléchir à la francophonie, comme l'ont exprimé les présents. À la question « Le francophone est-il un traître ? », relevée lors des débats, l'écrivain algérien Kamel Daoud a répondu : « *J'écris en français parce que j'en ai envie, je n'ai pas à me justifier. C'est une langue où je lisais sur la sexualité et le corps, et c'est donc une langue de désir, contrairement à ma langue maternelle, qui est une langue d'interdits.* »

L'importance de la dichotomie entre langue de liberté et langue d'interdits a été soulignée par des écrivains dont la langue maternelle est proche de l'arabe – langue de Dieu puisque c'est celle du Coran, mais que l'on apprend aussi à l'école parce qu'elle diffère du dialecte du pays.

« J'écris en français parce que j'en ai envie, je n'ai pas à me justifier. C'est une langue où je lisais sur la sexualité et le corps, et c'est donc une langue de désir, contrairement à ma langue maternelle, qui est une langue d'interdits »

Kamel Daoud

Le francophone est-il un traître parce qu'il utilise la langue du colon ? Selon Sami Tchak, cette question persiste : « *Le français est la langue de la nation qui nous a dominés* », dit-il. L'écrivain togolais a appris le français à l'école et était le seul à le parler dans sa famille : « *Je ne perçois pas de trahison mais une violence qui se pose à moi par rapport à mon statut d'écrivain, car le français est une langue qui me lie à une communauté en dehors de mon pays.* »

Comme beaucoup d'écrivains francophones, Sami Tchak n'a appris à lire et à écrire qu'en français, langue d'ouverture vers le monde et la littérature. Mais, précise-t-il, « *langue imposée, car dans [son] école du village [il] n'avai[t] pas le droit de parler [s]a langue natale* ». Le français est perçu dans d'autres pays comme la langue des



élites, ainsi qu'en témoigne la romancière marocaine Meryem Alaoui : « *C'est une langue de domination d'une tranche de la société marocaine pour montrer sa supériorité, et les jeunes se tournent vers l'anglais pour s'affirmer contre la domination d'une certaine classe sociale.* » « *Les élites ont juste pris le relais du colonisateur* », réplique Sami Tchak.

L'écrivaine franco-rwandaise Beata Umubyeyi Mairesse a également appris à lire et à écrire en français – une langue de survie, pour elle. « *J'ai prétendu être française et choisi de ne pas parler ma langue maternelle, ce qui m'a sauvée du génocide des Tutsi par les extrémistes Hutu... Mais une fois sauvée, tu te sens coupable vis-à-vis de ta langue maternelle* », confie-t-elle.

Quel avenir pour la langue française ?

À cette question, Kamel Daoud répond : « *Le français se porte mieux que la France... Le français n'est pas une langue maternelle ni paternelle, c'est une langue fraternelle.* »

Une langue qui ne cesse d'évoluer et de s'enrichir des origines des écrivains francophones qui l'utilisent pour communiquer, et l'auteur tunisien Yamen Manai l'exprime de manière sensible : « *La langue arabe représente un amour de jeunesse, et après on rencontre un amour plus zen et serein avec lequel on se projette. C'est une alternative pour s'exprimer, même si l'espace francophone n'est pas équitable en matière de moyens et de circulation de livres.* »

De toutes les interventions au cours du congrès de Tunis, il ressort qu'un processus d'appropriation de la langue se fait sur des générations. Chaque écrivain qui utilise le français y projette ses propres valeurs, son imaginaire et même l'accent de son idiome d'origine. Beata Umubyeyi Mairesse fait partie de ces auteurs qui ont accordé, dans leurs écrits, une place à leur langue maternelle. Son premier recueil de nouvelles est titré *Ejo*, un mot qui en kinyarwanda signifie à la fois « hier » et « demain ».

« *Je m'inspire et je vais puiser dans ma langue pour écrire. Dans mes textes en français, je peux avoir des mots et des phrases en kinyarwanda*

Yamen Manai



« Le français est une alternative pour s'exprimer, même si l'espace francophone n'est pas équitable en matière de moyens et de circulation de livres »
Yamen Manai

« Le français a été pour moi une langue imposée, car dans l'école de mon village je n'avais pas le droit de parler ma langue natale »
Sami Tchak

Sami Tchak



que je ne traduis pas toujours. Je peux penser à des proverbes et à des façons de dire les choses en kinyarwanda, les traduire en français, mais ce sont des images qui n'existent pas forcément partout... Il est très important que la culture que porte ma langue soit présente dans mes écrits », explique l'écrivaine franco-rwandaise. Toutefois, ses livres ne sont pas disponibles au Rwanda : « Le prix des Cinq Continents a été une vraie reconnaissance chez moi ; il m'a ramenée à la maison. Mais il n'y a qu'une seule grande librairie à Kigali où on peut trouver mes livres, et ils sont vendus à des prix français », déplore-t-elle.

Le français, une langue plurielle qui évolue au gré des mots

« C'est une langue vivante qui se nourrit de la langue de la rue, pas seulement de celle des académiciens. C'est une langue mosaïque. Il y a un français d'Abidjan, un français de Port-au-Prince, un français de Paris... », explique Beata Umubyeyi Mairesse.

Les rencontres de Tunis ont mis en évidence que la francophonie avait besoin de la richesse et des racines de tous les écrivains dans le monde pour évoluer et rester vivante. Le choix du français comme langue d'expression n'est pas important, ce qui compte c'est la manière dont les écrivains se l'approprient.

Comme le dit le philosophe sénégalais Souleymane Bachir Diagne : « Les écrivains sont essentiels à la langue, car ils la gardent mais la créent aussi. Ce sont les écrivains qui font que la langue continue de s'enrichir. » Et de préciser : « Les Africains transforment cette langue par des créations lexicales. Le français est une langue habitée. L'Afrique est une chance pour la francophonie, sans elle le français deviendrait une langue locale. »

Fawzia Zouari



Un réseau numérique des acteurs du livre en langue française

L'Organisation internationale de la francophonie (OIF) a mis en place la plateforme Réseau numérique des acteurs du livre en langue française (<https://www.reseaudesacteurs.livreenlanguefrancaise.org/>).

Ce site permet le référencement de tous les acteurs du livre en langue française dans le monde et facilite ainsi l'accès à l'information concernant les livres et les écrivains en langue française.

Les écrivains présents au Congrès

Le comité littéraire a invité des romanciers, essayistes, poètes et auteurs francophones issus de quatorze pays des cinq continents : Maïssa Bey, Kamel Daoud et Boualem Sansal (Algérie), Rachel Khan, Velibor Colic (Bosnie), Alain Mabanckou (Congo, France), Achille Mbembe (Cameroun), Grégoire Polet (Belgique), Pascal Blanchard, Yvon Le Men et Sylvain Prudhomme (France), Emmelie Prophète (Haïti), Abigail Assor (Maroc), Sami Tchak (Togo), Yamen Manai (Tunisie) et Beata Umubyeyi Mairesse (Rwanda, France). D'autres auteurs ont participé en visioconférence : Shu Cai (Chine), Souleymane Bachir Diagne (Sénégal), Yanick Lahens (Haïti), Véronique Tadjo (Côte d'Ivoire).

POUR EN SAVOIR PLUS

- <https://www.francophonie.org/langue-francaise-etats-generaux-du-livre-et-congres-mondial-des-ecrivains-1911>
- <https://www.etonnants-voyageurs.com/Telechargez-votre-billet-d-entree.html>

«CHAQUE LIVRE EST UNE AVENTURE À PART ENTIÈRE»

Yamen Manai est un écrivain tunisien qui vit à Paris et y travaille en tant qu'ingénieur. Jean-Marie Gustave Le Clézio, écrivain et prix Nobel de littérature, dit de lui qu'il « *parle avec la réserve et l'exactitude de l'homme de science et en même temps avec le feu du poète et l'imagination du romancier* ».

Yamen Manai entame son parcours en 2010 en publiant, aux éditions Elyzad, son roman *La Marche de l'incertitude*. Il obtient le prix Comar d'or en Tunisie et le prix des lycéens Coup de cœur de Coup de soleil, en France. Son deuxième roman *La Sérénade d'Ibrahim Santos* (2011) a obtenu le prix Alain-Fournier, le prix de la Bastide du Salon du livre de Villeneuve-sur-Lot et le prix Biblioblog. En 2017, *L'Amas ardent* reçoit à Tunis le prix Comar d'or. Yamen Manai obtient également le prix des Cinq Continents de la Francophonie 2017, le prix Maghreb de l'ADELF et, à La Réunion, le Grand Prix du roman métis. Son dernier roman, *Bel abîme*, publié chez Elyzad, connaît déjà un grand succès. Yamen Manai a pris part en tant qu'intervenant aux États généraux du livre et au Congrès mondial du livre en français. Nous l'avons rencontré.

Cette question qui revient sur le choix de la langue ne vous exaspère-t-elle pas ?

On a l'impression de devoir se justifier ou d'expliquer une démarche artistique alors que ce sont souvent des choses qui s'imposent à nous. Quand j'ai commencé à écrire, je l'ai fait de façon très naturelle dans la langue qui me semblait correspondre à ce que j'avais envie d'écrire. Il m'arrive aussi de composer des poèmes en arabe. C'est comme si on demandait à un pianiste pourquoi il ne joue pas du violon. La littérature, c'est le domaine de la liberté, l'endroit où l'on peut tout casser et tout reconstruire, y compris tous ces pseudo-repères selon lesquels un Arabe devrait écrire en langue arabe.

Qu'est ce qui vous a donné envie d'écrire ?

C'est de voir des textes très médiocres publiés par de grandes maisons d'édition. Je me suis retrouvé très critique vis-à-vis de ces livres et je me suis demandé ce que j'étais en capacité de proposer, au lieu de critiquer. J'écrivais déjà pour moi sans publier. Je me suis dit que, finalement, il devait y avoir une place aussi pour moi.

Vous avez choisi d'être édité en Tunisie. Pourquoi ?

Un choix de survie ! C'était nécessaire voire vital de proposer quelque chose pour la Tunisie. C'est parti du constat amer que le Tunisien est fâché avec le livre et la littérature, et qu'il faut faire

en sorte qu'il se réconcilie avec l'un et l'autre. La maison d'édition Elyzad propose de beaux livres avec un contenu intéressant. Grâce à cela, on commence à gagner le cœur des lecteurs. J'ai d'ailleurs été agréablement surpris par l'engouement des Tunisiens pour ma dernière publication. Ils se sont déplacés en nombre pour des dédicaces. Je ne vais pas dire que le combat est gagné, mais il y a de belles promesses.

Tous vos romans ont été récompensés. Qu'est-ce qui fait justement que vos écrits marquent et touchent à ce point ?

Pour être un bon écrivain, il faut être un bon lecteur. J'essaie de lire beaucoup pour mieux me connaître en tant qu'écrivain et mieux exprimer mon style. Ensuite, il y a une sincérité dans le propos que je présente et qui fait que ce que j'écris touche. Je pose dans mes textes des questions d'ordre écologique : je n'exclus pas l'être humain de son environnement et je pense que le lien que je tisse entre l'aventure humaine et l'écosystème dans lequel il évolue (avec des allusions à la nature, aux animaux, et même aux insectes...) fait que les gens trouvent quelque chose d'original dans ce que j'écris. Paul Valéry disait que la politique est l'art de désintéresser les gens à ce qui les intéresse vraiment. Je pense que la littérature est l'art d'intéresser les gens à ce qui devrait vraiment les intéresser.

▼► Yamen Manai au Congrès mondial des écrivains. Ci-contre, ses quatre romans parus aux éditions Elyzad.



En parlant de votre dernière œuvre, *Bel abîme*, publié donc aux éditions Elyzad, vous avez confié l'avoir écrite en une semaine et que les mots venaient vers vous. Vous dites : « Je gardais tout le temps un calepin à côté de moi pour saisir la parole de cet adolescent qui m'habitait. » Comment se passe le processus d'écriture chez Yamen Manai ?

Chaque livre est une aventure à part entière. C'est comme des enfants qui, même s'ils vivent sous le même toit, ont chacun une histoire, une vie et un caractère différent. Chaque aventure d'écriture est singulière. J'ai mis, chaque fois, deux ou trois ans à écrire mes autres romans. Pour celui-ci en particulier, j'étais dans une transe, mais ce processus, je ne l'ai pas choisi. Je ne vais pas dire que cela s'est mieux passé que les autres fois parce que j'ai mis moins de temps à écrire. J'ai beaucoup apprécié les autres expériences créatives aussi. Je n'ai pas de routine ou de rythme particulier, et comme je suis ingénieur et salarié, j'essaie de faire avec le peu de temps qui me reste.

Vous écrivez sur des valeurs universelles, mais vos textes sont quand même très imprégnés par l'actualité tunisienne.

C'est vrai que je parle parfois de la Tunisie, mais mes propos trouvent un écho chez des lecteurs du monde entier. Mes livres ont été traduits dans plusieurs langues étrangères. La dernière traduction de *L'Amas ardent*

« La littérature, c'est le domaine de la liberté, l'endroit où l'on peut tout casser et tout reconstruire, y compris tous ces pseudo-repères selon lesquels un Arabe devrait écrire en langue arabe »

ardent en anglais est distribuée par exemple sur le marché américain, et j'ai des retours assez extraordinaires des lectures qu'ont faites des Américains de l'expérience tunisienne. Ils ont trouvé des similitudes entre leur contexte et le nôtre. Cela peut porter sur des questions en lien avec la corruption ou les enjeux écologiques. En littérature, ce sont toutes ces passerelles qui sont possibles.

Quel regard portez-vous sur la francophonie ?

Le plaisir que j'ai d'être dans ce type d'événements, c'est de voir d'autres collègues écrivains, de discuter avec eux, de butiner dans leurs idées et de proposer mes réflexions aussi. Tout ce qui est au-dessus, le nom que cela porte, ne m'importe pas. Ce qui importe, c'est le plaisir de se retrouver autour de la littérature et du livre. On appelle cela « francophonie », et peut-être que cela changera de nom, un jour. □

« LA REVUE DE DAKAR » : REDORER LE BLASON DU CONTINENT

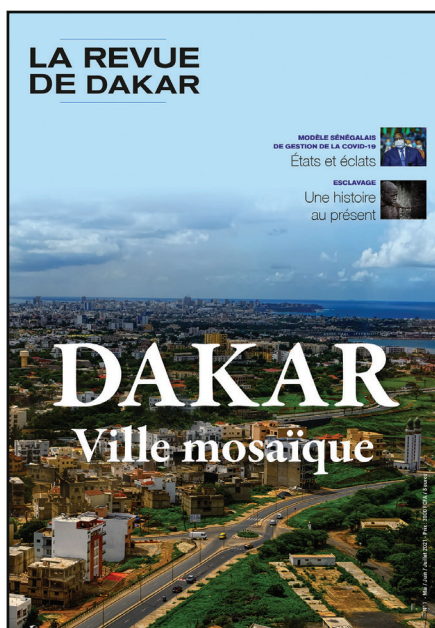
El Hamidou Kassé le précise dans l'édito du tout premier numéro de *La Revue de Dakar* : « *Il faut sortir l'Afrique des images mortifères et stimuler les conversations sur son devenir.* » Homme de lettres et de médias, conseiller en art et culture à la présidence de la République du Sénégal, il veut relever un défi : aider les Africains à se réapproprier leur continent. « *Jusqu'ici l'Afrique a été l'Afrique des autres, telle que la décident les autres. Il est temps que cela cesse.* »

La *Revue de Dakar* est donc née d'une rencontre entre des hommes et des femmes qui, à l'instar d'El Hamidou Kassé, estiment qu'il existe d'autres façons d'informer les lecteurs sur le devenir de l'Afrique. Favoriser une approche positive qui tranchera avec une actualité anxiogène et permettre au continent de créer son propre discours, telle est l'ambition des signataires de ce bimestriel. « *Comment les Africains pourront-ils s'imposer autrement ?* » s'interroge celui qui lutte pour redonner une meilleure visibilité à ce continent « *où tout est à faire, où les potentiels de croissance sont énormes* ». C'est donc cette Afrique debout, où l'on trouve des démocraties et des entrepreneurs qui réussissent, des pays exempts de conflits, qu'il souhaite valoriser.

Ainsi, *La Revue de Dakar* cible-t-elle prioritairement deux catégories de lecteurs : les porteurs de décision et les porteurs d'idées. « *Nous avons beau vouloir changer l'image du continent, si les décideurs, c'est-à-dire les chefs d'État, de gouvernement, de grandes entreprises ou de grandes institutions n'agissent pas pour émanciper l'Afrique et la sortir du borbier, notre combat restera vain* », assène El Hamidou Kassé. Quant aux porteurs d'idées, ceux qui ont en partie la pensée comme activité fondamentale (universitaires, intellectuels de toutes les traditions – pensée endogène, arabo-islamique et occidentale –, thésards, responsables de grands médias), le magazine espère les inciter à réfléchir à leur propre production afin de changer le regard porté sur le continent.

Dans ce cas, pourquoi son fondateur a-t-il pris l'initiative de l'intituler *La Revue de Dakar* ? « *La Revue de l'Afrique* » n'aurait-il pas été un titre plus adéquat dans la mesure où l'ambition du magazine est de valoriser le continent ?

El Hamidou Kassé rappelle que Dakar est une métaphore qui renvoie à l'Afrique par sa vocation d'être un espace d'audace intellectuelle, culturelle, artistique et aussi politique, elle qui a abrité tant de mouvements de libération. « *Il ne faut pas oublier que*



Dakar est le fief de Léopold Sédar Senghor, l'un des plus grands poètes du xx^e siècle, mais aussi la ville où fut organisé, en 1966, le premier Festival mondial des arts nègres. »

Ainsi, en dépit de son titre, *La Revue de Dakar* porte un « *regard long et délibérément enthousiaste* » sur l'ensemble des pays du continent et mise d'abord sur sa manière d'aborder les sujets. « *Nous mettons l'accent sur ce qui n'est pas forcément apparent mais qui n'apporte pas moins une valeur ajoutée sur la représentation de l'Afrique* », souligne El Hamidou Kassé.

Dans ce premier numéro, Dakar a été présentée comme une ville mosaïque. Une ville d'accueil et d'hospitalité où le Français qui y travaille n'est pas distingué du Ghanéen. « *Nous avons souhaité mettre en avant la capacité d'accueil de Dakar, ces espaces où*

s'entrecroisent tant de cultures et qui contribuent à sa richesse, explique Kassé. Autre exemple : plutôt que d'évoquer le déficit d'infrastructures, nous nous attarderons sur ce qui existe comme acquis en Afrique et sur les propositions pour combler nos gaps. Nous préférons être dans la proposition plutôt que dans la déclamation ou la dénonciation. »

Si *La Revue de Dakar*, qui bénéficie d'un tirage confidentiel de 3 000 exemplaires ; n'est pas encore diffusée hors du continent, une version numérique est actuellement en projet, et son fondateur n'exclut pas de l'exporter à l'étranger dans les mois à venir. ▢

Une revue riche en sujets

Culture, économie, société, portrait, histoire (interview édifiante sur l'esclavage), ce bimestriel se distingue par la profondeur de ses articles et de ses dossiers, à l'image de ceux qui traitent du Covid ou du financement des économies africaines.

À noter, les signatures de jeunes intellectuels qui émergent, comme Elgas et Fatoumata Ngom, et plus particulièrement Mohamed Mbougar Sarr, dont le très remarqué quatrième roman, *La Plus Secrète Mémoire des hommes* (éditions Philippe Rey), figure sur la liste des principaux prix littéraires français. La ligne éditoriale quant à elle reste axée sur les expériences positives en Afrique. ▢

EXTRAIT

« *Le Sénégal vous accueille (...) comme des hôtes insignes, et d'abord Dakar, qui répond ainsi à sa vocation* », aimait à dire Léopold Sédar Senghor. Extrait d'un texte de la *Revue*.

DAKAR, UNE CAPITALE DÈS L'ABORD

Elle a aujourd'hui une bien grise mine cette place sur l'esplanade de l'ancien Aéroport Léopold Sédar Senghor de Yoff. Le brouhaha qui accueillait ceux qui venaient de rejoindre Dakar par le ciel s'est tassé et cette chaleur bigarrée qui l'accompagnait s'est estompée avec lui. Les vieux taxis déginglées qui hélaient les clients sortis de l'avion pour n'importe quelle destination dans la capitale sénégalaise ne sont plus là... Ils sont partis. Partis tous, ou presque. Comme les cambistes qui avaient pignon sur rue et les tablières et autres boutiquiers, vendeurs à la sauvette. Partis comme les tenanciers des tangana (ces fast-foods du pauvre) qui vendaient de la nourriture chaude à toute heure du jour et de la nuit. Ils sont partis, pour certains, à « Blaise Diagne » c'est-à-dire au nouvel aéroport international éponyme de Diass situé à quelques quarante kilomètres de Dakar dans l'arrière-pays immédiat de la presqu'île du Cap vert sur les collines du même nom.

« Senghor » est désormais supplanté par... « Blaise », celui qui dans leur vraie vie a été son aîné, son compatriote, son aiguillon parce que son mentor en politique. Et sous l'ombre vespérale de l'imposante statue du Monument de la renaissance (des tonnes de cuivre sur 52 mètres de hauteur), le phare de Ngor, sur l'autre « Mamelle » fait désormais figure de nain.

Objet emblème qui semblait veiller sur la presqu'île et irradiait ses nuits océanes pour indiquer aux navires égarés les chemins du wharf de Dakar, le phare devra, désormais, et sans doute pour longtemps encore, composer avec cette famille de géants représentée à travers la structure monumentale de bronze perchée sur la seconde colline qui formait avec la colline du phare les deux Mamelles de Dakar. C'est-à-dire cet immense objet

mémoriel, « *force de propulsion et d'attraction dans la grandeur, la stabilité et la pérennité de l'Afrique* », voulu par l'ancien président du Sénégal, Abdoulaye Wade, et inauguré en 2010, en énormes pompes, à la face du monde ébahi, par lui et ses autres pairs africains, à l'occasion de l'ouverture officielle du Festival mondial des Arts nègres ; le second du genre, en moins de 50 ans, organisé au pays de Senghor après celui de 1966.

Le phare de Ngor devenu tout petit devant la somptueuse famille de mastodontes, que dire alors, des dômes et minarets des nombreuses mosquées alentours, face à l'envahissante immensité de ce couple de géants dont l'homme torse nu tenant son épouse par le bras, porte sur son épaule le bébé pointant l'index vers l'horizon d'un « Ailleurs » que scrute aussi, avec eux, la fille de la famille ?

Rien de vraiment nouveau et prévalent... Si ce n'est que, comme pour ces minarets des mosquées, symboles entre autres faits et indices prégnants d'une certaine présence de l'Islam et de l'adhésion de plusieurs siècles aujourd'hui de ces populations à cette religion, la nouvelle armature de cette architecture hors norme ne pourra empêcher à ces villages de Yoff, de Ngor et Ouakam (îlots de ruralité gagnés de plus en plus par une gentrification sans nom et perdus entre buildings modernes et holdings de grands projets immobiliers et touristiques), de continuer à demeurer, à l'image de ces terres effilochées de la Pointe des Almadies, balayées par les alizés et poreuses aux souffles des vents venus de partout, des sanctuaires qui résistent, à la croisée des influences plurielles. [...]

À l'autre bout de la même presqu'île du cap dont Ngor, Yoff et Ouakam sont les icônes encore vivaces, sur les corniches qui font face à l'île de Gorée, (Beer de sa dénomination authentique par les Lébous), Dakar continue de vivre sa mue. Sur le site de ce qui était la place de la gare qui menait vers l'embarcadere de Gorée et les moles 1 et 2 du port marchand de Dakar le décor a beaucoup changé par rapport à l'époque, déjà lointaine, où Djibril Diop Mambety, le cinéaste, auteur de *Badou Boy* et des films fétiches *Hyènes* et *Le Franc*, y tournait, avec ses personnages, les gueux et autres figures hirsutes du Dakar-Plateau. [...]

« *Nous avons beau vouloir changer l'image du continent, si les décideurs, c'est-à-dire les chefs d'État, de gouvernement, de grandes entreprises ou de grandes institutions n'agissent pas pour émanciper l'Afrique et la sortir du borbier, notre combat restera vain* »



El Hamidou Kassé

Conseiller du président de la République sénégalaise Macky Sall en art et culture, philosophe et sociologue de l'information et de la communication de formation, écrivain et poète, auteur entre autres des *Mamelles de Thiendella* (éditions L'Harmattan) et des *Nuits de Salam* (éditions Acoria), El Hamidou Kassé a également été directeur général du quotidien national de service public d'information *Le Soleil*.

« EN AFRIQUE, IL FAUT CRÉER LE LECTEUR »

Rencontré dans le cadre du Congrès mondial des écrivains de langue française, **Sami Tchak** se confie sur le livre et la lecture, ce qui fonde son rapport à la littérature et son identité d'auteur francophone né au Togo. Entretien avec un auteur qui compte.

Sami Tchak fait partie de cette génération d'écrivains africains francophones inclassables, qui aiment réinventer les règles de l'écriture. Originaire du Togo, il vit en France mais continue à écrire des livres dont la langue est habitée par la culture de son pays. Il a publié de nombreux romans et essais dont *Place des fêtes* (2001), *Hermina* (2003), *La Fête des masques* (2004, grand prix littéraire d'Afrique noire), *Le Paradis des chiots* (2006, Prix Ahmadou-Kourouma), *Al Capone, Le Malien* (2011), *La Couleur de l'écrivain* (2014), *Les Fables du moineau* (2020). Ses livres ont été traduits notamment en italien, en espagnol et en allemand. Écrivain, philosophe et sociologue, il rêve d'une francophonie où l'auteur peut travailler et se faire connaître chez lui. Rencontre.

Vous avez choisi d'écrire vos livres en langue française. Vous dites, en revanche, que votre langue véhicule votre culture. N'est-ce pas contradictoire ?

J'ai appris à lire et écrire au Togo à l'école. J'ai évolué entre le français étudié dans ce cadre scolaire, et ma langue maternelle, celle que je parlais le plus. J'ai vécu dans une culture qui est structurée par une langue autre que le français. C'est donc une autre atmosphère linguistique qui structure mon propre usage de la langue.

Doit-on en déduire qu'une même langue peut véhiculer des cultures différentes ?

Pour répondre, je vais prendre l'exemple d'écrivains africains francophones. Quand je lis l'Ivoirien Ahmadou Kourouma, je constate qu'il utilise les bases culturelles des malinké (*ethnie présente dans plusieurs pays de l'Afrique de l'ouest, Ndlr*). Au-delà de l'universalité, cet écrivain nous fait découvrir un monde à lui. Quand je lis Kateb Yacine, je sais qu'il parle de l'Algérie avec un fond culturel qui est structuré par une autre langue... Je comprends donc ce qui se passe derrière les mots.

Faut-il par conséquent connaître l'écrivain francophone et le monde où il a évolué avant de le lire ?

C'est important et c'est intéressant quand c'est possible. Comme les livres ne sont pas anonymes, en lisant on ne peut s'empêcher de faire un rapport avec les origines de l'auteur. Même quand l'écrivain parle d'un pays qui n'est pas le sien, savoir d'où il vient aide à mieux comprendre son travail.

Si l'on se réfère aux États généraux du livre en langue française, qui se sont tenus à Tunis (voir pages 14 à 16), l'avenir du livre sera africain. Qu'en pensez-vous ?

Je suis sceptique. En parlant du livre en langue française, on parle souvent d'Afrique, mais on oublie que l'Afrique est majoritairement anglophone (Afrique du Sud, Nigeria, Ghana, Tanzanie, etc.). Il y a également des pays arabophones. Du coup, je ne sais pas si l'avenir du livre est en Afrique.

« Qu'il y ait plus de livres ou pas n'est pas la problématique essentielle. La vraie question est : comment faire pour inciter les personnes capables de lire à la lecture ? »

Quel est votre avis par rapport au nombre de livres africains édités en langue française ?

Plutôt que de m'interroger sur le nombre de livres, je préfère m'interroger sur le nombre de lecteurs. On parle d'un milliard de potentiels lecteurs en Afrique, mais on oublie que tous les Africains ne vont pas à l'école. En outre, ceux qui sont capables de lire, ne lisent pas forcément. Le taux d'analphabétisme et d'illettrisme est très élevé et cela constitue un vrai problème ! Qu'il y ait donc plus de livres ou pas n'est pas la problématique essentielle. La vraie question est : comment faire pour inciter les personnes capables de lire à la lecture ? Entre-temps, nos éditeurs publient des livres que peu de personnes achètent. À mon avis, il faut créer le lecteur, et le livre se développera par conséquent.



« On nous pose tout le temps la question du choix de la langue française (...) On parle de littérature et, eux, ils s'intéressent juste à notre rapport à la langue. S'ils nous avaient lu, au moins pourraient-ils nous parler de nos textes et de nos écrits... »

© Francesco Gattoni

C'est pour cela que vous avez opté pour des éditeurs en France ?

C'est au Togo que j'ai d'abord publié mon premier roman, *Femme infidèle*, qui est sorti en 1988. Et même en publiant en France il m'est arrivé, des fois, de publier des livres en Afrique. J'ai ainsi publié en 2013 un roman au Gabon et, en 2020, un autre en Côte d'Ivoire. En ayant quelques livres moins chers chez moi, je me dis que je ne me suis pas coupé de cette partie de moi-même, même si très peu de personnes achètent des livres.

Vos romans sont dits inclassables. Pourquoi ?

Mes derniers livres, comme *La Couleur de l'écrivain*, *Ainsi parlait mon père* et *Les Fables du moineau* ne correspondent pas à un genre spécifique. Ce ne sont ni des romans ni des essais ni des recueils de nouvelles. Ils sont un mélange de tout cela. D'où leur caractère inclassable.

Que cherche l'écrivain Sami Tchak ?

J'essaie de raconter la condition humaine, de telle sorte que les lecteurs potentiels puissent, en lisant, non pas trouver des réponses mais renouveler les questions qu'ils se posent eux-mêmes. Je veux toucher, chez eux, des territoires inexplorés.

Finalement, peut-on dire que les Africains ont pris possession de la langue française ?

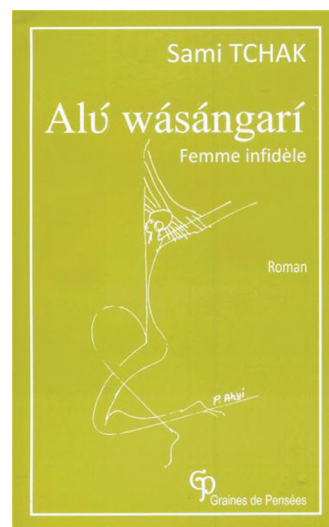
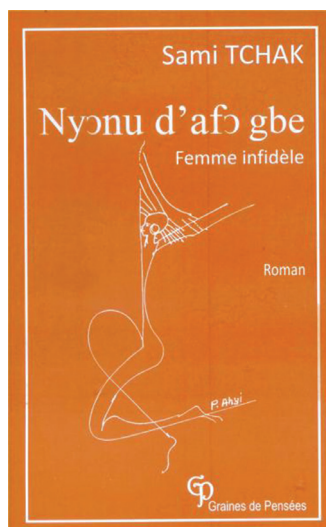
L'Afrique a utilisé les langues des colonisateurs pour lutter contre la colonisation. Le continent s'est approprié la langue comme une arme. On a écrit des textes et on a milité en utilisant cette langue comme moyen de lutte, tout en appartenant à la communauté linguistique du colonisateur.

Aux auteurs francophones, on pose souvent la question suivante : « Pourquoi le choix de la langue française ? »

Qu'en pensez-vous ?

Dans ma situation, le choix du français signifie simplement écrire et cela n'a pas été un choix. Il s'agit de l'expression d'un désir d'écriture dans la seule langue qu'on a apprise. D'autres ont deux langues d'écriture ; les réponses appartiennent à ceux qui vivent cette situation. L'écrivain algérien Kamel Daoud, par exemple, déteste cette question. Je le comprends, parce qu'on nous la pose tout le temps et elle a été posée à nos aînés. On parle de littérature et, eux, ils s'intéressent juste à notre rapport à la langue. S'ils nous avaient lu, au moins pourraient-ils à la place nous parler de nos textes et de nos écrits...

Les personnes qui posent cette question ne se demandent même pas si ma langue maternelle est écrite. Ils la posent parce que nous appartenons à des pays qui ont été colonisés par la France, on ne la pose pas aux Européens qui ont migré en France et qui ont laissé tomber leurs langues pour écrire en français. ▢



► Le premier roman de Sami Tchak, *Femme infidèle*, a été publié au Togo par les Nouvelles Éditions Africaines en 1988, avant d'être réédité en 2011 par l'éditeur lui aussi togolais Graines de pensées, en deux versions bilingues, mina-français et tem-français.

TALENTUEUSES CAMÉRAS D'AFRIQUE UN REGARD FÉMININ

Talentueuses caméras d'Afrique (TCA) est un programme développé par l'Agence culturelle africaine, dans le cadre du pavillon africain qu'elle organise au Festival de Cannes. Un pavillon porté par la République démocratique du Congo, actuellement à la présidence de l'Union africaine.

Soutenu par la Communauté économique des États de l'Afrique de l'Ouest et en partenariat avec TV5 Monde, le Centre national du cinéma et de l'image animée (CNC) et l'OIF, TCA a été conçu pour permettre l'émergence de nouveaux talents. Une demi-douzaine de projets sont ainsi sélectionnés chaque année, et leurs réalisateurs, accompagnés de leurs producteurs, sont invités à Cannes. L'objectif est d'encourager et de favoriser le développement de leurs projets de longs-métrages, de fictions ou documentaires. Cette invitation au Festival de Cannes s'accompagne d'un accès privilégié au marché du film et à ses différents événements professionnels.

Toutefois, lors des deux premières éditions de TCA, les femmes ayant été sous-représentées, il a été décidé qu'à l'avenir le programme ne sélectionnerait que des réalisatrices et des productrices. Dans l'intention de leur permettre d'accélérer leur formation, d'accroître leurs réseaux professionnels et de favoriser le développement et le financement de leurs projets. Zoom sur trois jeunes femmes douées dont les œuvres ont été retenues.

JEMIMA GRÂCE KAMBOU HERY

Jemima Grâce Kambou Hery est Ivoirienne. Cette jeune étudiante en deuxième année de maîtrise (option réalisation/cinéma) a remporté deux prix lors du concours CLAP IVOIRE avec son film documentaire *Binan-Douhò, au pays des danses Lobi*. Une œuvre qui rend hommage à la culture ivoirienne à travers ses rythmes et danses. Chez les Lobis de Côte d'Ivoire en effet, de nombreuses danses obéissent à un ordre précis : le sacré qui fait référence aux divinités et le profane. Jemima Kambou, elle-même issue de la communauté lobi, s'est donnée pour mission en réalisant *Binan-Douhò, au pays des danses Lobi*, de faire connaître la culture de l'Est de la Côte d'Ivoire dont elle est originaire. Ce dernier, projeté au centre culturel allemand d'Abidjan, a également été nommé en mars 2021 à la semaine du cinéma à Yaoundé au Cameroun. Jemima Grâce Kambou Hery nourrit une passion pour le montage vidéo, l'écriture de scénario et la réalisation. « Concevoir des projets d'émission télé, de fiction et de documentaires est mon quotidien, explique-t-elle. À la fin de mes études, je compte d'ailleurs axer ma carrière sur la réalisation de fictions et de documentaires culturels. »



DR

« Concevoir des projets d'émission télévisée, de fiction et de documentaires, c'est mon quotidien »



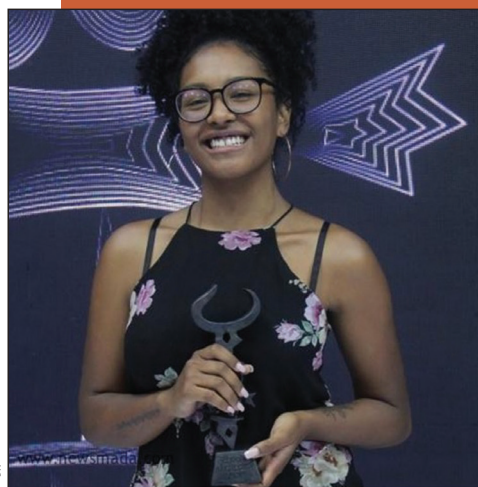


ROTSY KOLOINA ANDRIAMANANTSOA

Originaire de Madagascar, Rotsy Koloina Andriamanantsoa a d'abord travaillé plusieurs années dans l'univers de la publicité avant de s'orienter vers le cinéma, sa passion de toujours. Après des débuts hésitants en tant que scénariste, elle finit par se tourner vers la réalisation qui correspond davantage à ses aspirations. Féministe et humaniste, elle crée en 2018 « Embrace yourself », un mouvement social qui a pour ambition de valoriser l'Humain et de lutter contre les diktats et la pression sociale. Ce dernier donnera lieu à un documentaire court : *ConfidentiELLES*. Une œuvre résolument féministe, une plateforme d'expression pour celles qui ont longtemps été privées de parole. Face à la

caméra, six femmes issues de divers milieux se livrent sans tabou sur des plusieurs sujets intimes tels que les discriminations physiques liées à la minceur, les troubles bipolaires ou encore le déni de grossesse. « Je n'ai guère eu l'opportunité de bénéficier d'une formation en cinéma, et c'est grâce à l'aide de réalisateurs et de producteurs locaux que mon documentaire a pu voir le jour », explique celle dont le travail sera primé. En effet, en 2020, lors du festival des Rencontres du Film Court de Madagasikara (Madagascar en malgache), *ConfidentiELLES* remportera le Zébu d'Or (photo) du documentaire panafricain. »

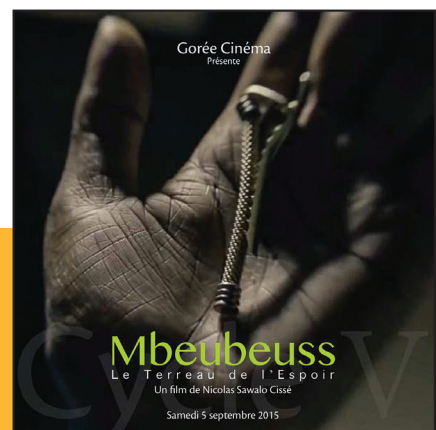
« C'est grâce à l'aide de réalisateurs et de producteurs locaux que mon documentaire a pu voir le jour »



« Les nouvelles technologies ouvrent des espaces pour des voix originales et des récits sous-représentés »

SELLY RABY KANE

Selly Raby Kane est née au Sénégal. Cette designer passionnée puise souvent son inspiration dans l'univers du fantastique et a développé au fil des ans une ligne avant-gardiste. Elle prête son style à de nombreuses icônes telle Beyoncé et expose ses pièces dans plusieurs musées. Elle a également collaboré avec Ikea sur la collection « Överallt » et a réalisé Elsewhen, un projet de science-fiction qui explore l'avenir du continent à travers la réalité virtuelle et les médias numériques. Elle est l'auteure d'un premier film : VR *The Other Dakar* qui rend hommage à la mythologie sénégalaise. En 2012, elle est directrice artistique et costumière du film *Mbeubeuss, le terreau de l'espoir* de Nicolas Sawalo Cissé, un long-métrage qui interroge les questions d'écologie, de vulnérabilité économique et de violences faites aux femmes. En 2015, Selly est sélectionnée par Africa VR program d'Electric South. Cette entreprise à but non lucratif basée au Cap, en Afrique du sud, permet à des artistes d'explorer leurs mondes à travers des histoires immersives et interactives. Selly Raby Kane effectuera une semaine de formation à la réalité virtuelle à Johannesburg. « *Electric South* collabore avec des artistes de toute l'Afrique dans le domaine des récits émergents, explique-t-elle. Ils s'assurent que les nouvelles technologies ouvrent des espaces pour des voix originales et des récits sous-représentés. Je suis particulièrement fière d'avoir été distinguée par eux. » Selly Raby Kane travaille aujourd'hui sur plusieurs projets qui comblent le fossé entre la mode, le patrimoine immatériel et la technologie. »



ÉTONNANTS VOYAGEURS

LE FESTIVAL QUI CÉLÈBRE LA LITTÉRATURE FRANCOPHONE



Étonnants Voyageurs, nom inspiré d'un poème de Baudelaire, est un festival créé en 1990 qui explore les littératures d'Orient, d'Amérique latine et d'Afrique. Chaque année, l'événement réunit 200 écrivains à Saint-Malo, en France, et parvient à attirer 60 000 visiteurs. Fondé par Michel Le Bris, décédé en janvier, Étonnants Voyageurs est aujourd'hui dirigé par sa fille **Mélani Le Bris**. Nous l'avons rencontrée en marge du Congrès mondial des écrivains de langue française.

Pourquoi avoir créé le festival Étonnants Voyageurs ?

Michel Le Bris, lui-même écrivain, avait créé l'association pour toute une génération d'écrivains français qui ne trouvaient pas de lieu pour s'exprimer et qui se sont fédérés autour de lui pour une première édition du festival en 1990. Le milieu littéraire, à l'époque, était très centré autour d'un petit cercle parisien avec une littérature particulière. L'accueil du public a été tellement incroyable que le festival a perduré. C'est devenu l'événement littéraire majeur en France.

Depuis les années 2000, des écrivains qui venaient à Saint-Malo, en France, ont proposé d'autres noms venus d'ailleurs, et le festival s'est tenu dans d'autres pays, comme le Mali et Haïti. Nous avons alors commencé à avoir une réflexion sur la langue française et la « littérature monde », pour que la France arrête de regarder les pays francophones comme s'ils n'en faisaient pas partie. La langue française est diffusée partout sur la planète, elle est multiple et n'appartient pas seulement à la France, d'où l'objet du Congrès mondial des écrivains.

Quelle est la particularité de cette édition ?

Je dirais : le contexte sanitaire, qui était compliqué. Mais il y a eu tellement d'énergie et de ferveur du côté de la Tunisie et des équipes de l'Institut français de Tunis qu'on s'est dit qu'il fallait résister aux difficultés. Vingt-cinq écrivains étaient présents, et une dizaine d'autres ont participé aux débats en visioconférence. Les rencontres étaient passionnantes. Il y a eu aussi des échanges houleux, par exemple sur l'identité, avec des questions comme : « Le francophone est-il un traître ? » En somme, cela a été intéressant de pouvoir s'exprimer sur des sujets compliqués comme la colonisation. Cette édition est le début d'un cheminement, et les questionnements qu'elle a soulevés vont être traités dans l'édition de 2022 à Saint-Malo.



Quel est l'apport de cette édition tunisienne ?

C'était intéressant de voir le travail qui a été fait lors des États généraux du livre, événement plus orienté vers les professionnels. Le Congrès a été, juste après, une occasion de sortir du cadre institutionnel, et la parole y était donnée aux écrivains. Les deux événements ensemble ne peuvent que faire avancer les choses et changer la perception que nous pouvons avoir de la francophonie.

L'évolution d'Étonnants Voyageurs est-elle liée à celle de la francophonie ?

Forcément. Je pense que la littérature en langue française écrite par des Français de France se régénère par le lien qu'elle entretient avec les autres littératures francophones. À travers toutes ces éditions à l'étranger, on a découvert beaucoup d'auteurs d'Afrique et d'Asie qui, avec leurs questionnements et le contexte dans lequel ils écrivent, manifestent un besoin de prendre la parole et de dire des choses. Cette littérature est extrêmement vivante. Le festival permet de créer des ponts entre les imaginaires en français, à travers le monde. ▢

UN MODULE DE FRANÇAIS POUR LA COUR PÉNALE INTERNATIONALE

L'Organisation internationale de la Francophonie (OIF) vient de développer un module de formation en communication professionnelle et français juridique pour le compte de la Cour pénale internationale (CPI). Fruit de deux années d'étroite collaboration entre les deux institutions, le module a pour but d'enseigner le français sur objectifs spécifiques aux agents de la CPI.



Ce module s'insère dans le cadre du programme de l'OIF pour le renforcement du français et du multilinguisme dans les organisations internationales, qui accompagne depuis plus de 15 ans les organisations ayant le français comme langue officielle et/ou de travail. Il permet donc aux agents de ces organisations de consolider leurs compétences professionnelles en français mais assiste également les Organisations qui en font la demande dans le développement d'outils en français, tels que des formations spécifiques, des exercices de recrutement, etc.

Création du module

C'est au début de l'année 2020 que l'OIF a reçu une commande particulière de la CPI qui a fait le constat que les formations en français dispensées sur place ne correspondaient pas à assez aux besoins professionnels des agents de la CPI. Il faut également rappeler que le français est langue de travail à la Cour pénale internationale. Et le nombre important de personnes recrutées ne comptant pas le français parmi leurs compétences donne une surcharge de travail aux services de traduction, beaucoup de situations impliquant l'utilisation du français dans des enquêtes et des examens préliminaires.

De là est née l'idée de développer ce module sur mesure, adapté au quotidien professionnel des agents de la Cour et de leurs travaux en français. C'est dans ce contexte que l'OIF a sollicité Antoinette Zabardi afin de s'appuyer sur son expérience dans ce domaine. Consultante et experte en conception pédagogique, cette spécialiste depuis 35 ans de simulations de négociations, de réunions et de conférences au sein d'organisations internationales a mis à profit son expérience de travail aux Nations unies, son passé de formatrice en français sur objectifs spécifiques dans le domaine international, et sur les nombreux projets réalisés au sein d'une équipe de formatrices aux profils complémentaires.

Le travail de conception du module a toutefois nécessité plus d'une année de labeur. Les nombreuses étapes de création ont débuté par

un travail très important en analyse de besoins, réalisé en étroite collaboration avec le service des ressources humaines de la CPI et de l'Alliance française de la Haye, prestataire de formation linguistique de la Cour. A l'issue d'un travail d'analyse du contexte et des besoins institutionnels réalisés par Sandrine Le Jean (OIF) et d'analyse des besoins des candidats à cette formation réalisé par l'experte conceptrice, le module a été présenté à des responsables de la Cour qui ont salué sa pertinence, le module étant d'abord destiné aux agents du greffe et du procureur même s'il peut être étendu à des personnes d'autres organes.

Contenu du module

Le périmètre de ce module, les documents originaux sur lesquels il s'appuie et son approche didactique capitalisant sur les compétences plurilingues des bénéficiaires, en font un outil innovant et exemplaire de coopération multilatérale qui s'insère notamment dans le dispositif de veille, d'alerte et d'actions pour le français dans les organisations internationales porté par la Secrétaire générale de la Francophonie. Comme le rappelle Antoinette Zabardi : « *Ce module n'a pas été conçu pour apprendre LE français, mais pour apprendre DU français en tant que langue de communication internationale. Le français utilisé dans les organisations internationales est beaucoup plus facile à comprendre et à manipuler par des personnes qui parlent déjà l'anglais en plus de cinq ou six langues comme c'est le cas parfois à la CPI.* »

Construit comme une simulation, ce module permettra aux agents de la CPI de maîtriser le langage nécessaire dans le cadre de leur travail. Les agents sont par exemple entraînés à organiser et à simuler une réunion de service qui fera par la suite l'objet d'un retour d'expérience durant lequel l'expression orale sera corrigée. Destiné en priorité aux agents du Greffe et du Bureau du procureur, le module pourra être étendu aux agents des autres organes.

Le module sera inauguré le 10 novembre à la Haye et testé avec un premier groupe pilote de 10 ou 15 personnes. ▢

BEATA UMUBYEYI

« TOUS TES ENFANTS DISPERSÉS »

NIVEAU : **B2/C1** FICHE RÉALISÉE PAR INÈS OUESLATI

OBJECTIFS

- Etudier des extraits d'un roman ; observer un champ lexical, analyser des textes en se basant sur le vocabulaire utilisé.



© Rodolphe Escher / Flammarion

PRÉSENTATION DE L'AUTEURE

QUI EST BEATA UMUBYEYI ?

Beata Umubyeyi Mairesse a été la lauréate 2020 du prix des Cinq Continents de la Francophonie avec son livre *Tous tes enfants dispersés*, paru aux éditions Autrement.

Née à Butare au Rwanda en 1979, Beata Umubyeyi Mairesse est arrivée en France en 1994. Elle venait alors d'échapper au génocide des Tutsi. Elle a obtenu le prix François-Augiéras, le prix de l'Estuaire et le prix du livre Ailleurs avec ses recueils de nouvelles *Ejo* et *Lézardes*.

PRÉSENTATION DU ROMAN

L'IMAGE DE LA MÈRE

Blanche est rwandaise et vit à Bordeaux. C'est une rescapée du génocide des Tutsi. Immaculata est sa mère. Entre les deux femmes, la situation n'est pas facile. Le passé est lourd de reproches, de culpabilité et d'incompréhension et l'avenir incertain.

Les deux femmes ont connu de vraies épreuves en lien avec le génocide Tutsi et peinent à se reconstruire. Elles peinent à rebâtir le lien de filiation, à se réapproprier sainement la maternité. Les deux prénoms (Immaculata et Blanche) choisis par l'auteure

renvoient à la blancheur ; celle désignant la paix et s'opposant donc au vécu chargé d'expériences tragiques ; celle de la paix des âmes recherchée par les protagonistes au moyen de salutaires rétropections.

Blanche, fille d'Immaculata est aussi mère. Son fils est, quant à lui, au milieu de ces deux générations de femmes, en quête également de sa propre identité, celle-ci ne pouvant être reconquise que par le biais d'une vraie réconciliation avec le passé.

Dans ce cadre se dresse, en toile de fond, une autre forme de maternité ; celle de mère-patrie à laquelle on voue un amour sans faille. C'est elle qui voit naître ses enfants, les voit aussi s'entretenir, les regarde partir et espère, un jour, les voir revenir à elle.

Le retour aux sources est, en cela, une véritable bénédiction malgré la difficulté qu'il engendre. Il est un retour vers la part brisée de soi, une reconquête de l'Autre, aussi proche soit-il ; une recherche de réconciliation avec l'avenir qui ne peut être salutaire sans un regard serein jeté derrière soi.

Entre reproches, remords, aveux et pardon, oscillent des personnages aux profondeurs certaines. Ils sont ici pour démontrer les abîmes des âmes humaines, ces lieux de retranchements dont il est bénéfique de sortir.

LE POUVOIR DE LA LANGUE

L'auteure choisit d'utiliser le kinyarwanda en incrustation dans un roman écrit essentiellement en langue française. La langue maternelle a toute sa place à travers une mise à l'honneur de ses possibilités de transmission et de ses capacités expressives.

Présentée souvent par Beata Umubyeyi Mairesse comme la langue des symboles et de l'image, le kinyarwanda est la langue des origines que l'on gomme comme par instinct de survie, sous la pression. Pour échapper au génocide, de nombreuses personnes ont fait semblant de ne pas parler cette langue. La renier les a sauvées. Mais peut-on renier pour toujours ?

Cette langue incarne le rapport à la famille, le rapport au pays. Par opposition à la langue française qui est perçue aussi bien par le personnage que par l'auteure comme la langue de l'écrit, la langue du pays d'origine étant celle de l'oralité et de la famille.

Cet attachement aux deux langues est une métaphore de la double culture. Ces deux parties de l'identité linguistique se complètent pour former la riche complexité des doubles appartenances. Ceci est visible à travers le vécu du fils de Blanche et petit-fils d'Immaculata, métis qui cherche sa place parmi ses communautés. Le choix de sa mère est de l'orienter vers l'acceptation de ses deux mondes et non vers un choix qui serait à faire entre les deux.

LA DIALECTIQUE DU TEMPS ET DES COULEURS

Le récit se déroule entre trois niveaux temporels : le présent, le passé, le futur. Ces trois temps renvoient à la situation des personnages. En effet, ceux-ci évoluent entre le passé souvent destructeur, le présent qui hésite et l'avenir que l'on souhaite plus stable.

Les personnages tentent de dompter leurs souvenirs en se réconciliant avec, afin d'avancer plus sereinement dans la vie. Comme à la recherche de clés pour refermer paisiblement les portes de l'enfer, le personnage principal recherche la paix intérieure à travers un retour salvateur vers le passé. Les fleurs de jacarandas sont présentes dans le livre. Dans une interview, l'écrivaine précise à ce sujet, qu'elles renvoient au bleu-mauve

« couleur de la nostalgie », mais aussi couleur du deuil. Et faire le deuil, c'est probablement tout ce que recherchent les personnages de ce livre pour passer outre, aimer la vie et se réconcilier avec le passé et ses protagonistes. Le but est de se réconcilier avec le passé, à défaut de savoir l'oublier.

DÉCOUVERTE

1. Comment comprend-on le titre du roman ?
2. Lisez l'extrait 1. Quels personnages y retrouve-t-on ?
3. Quelle relation existe-t-il entre les personnages ?

EXPLORATION

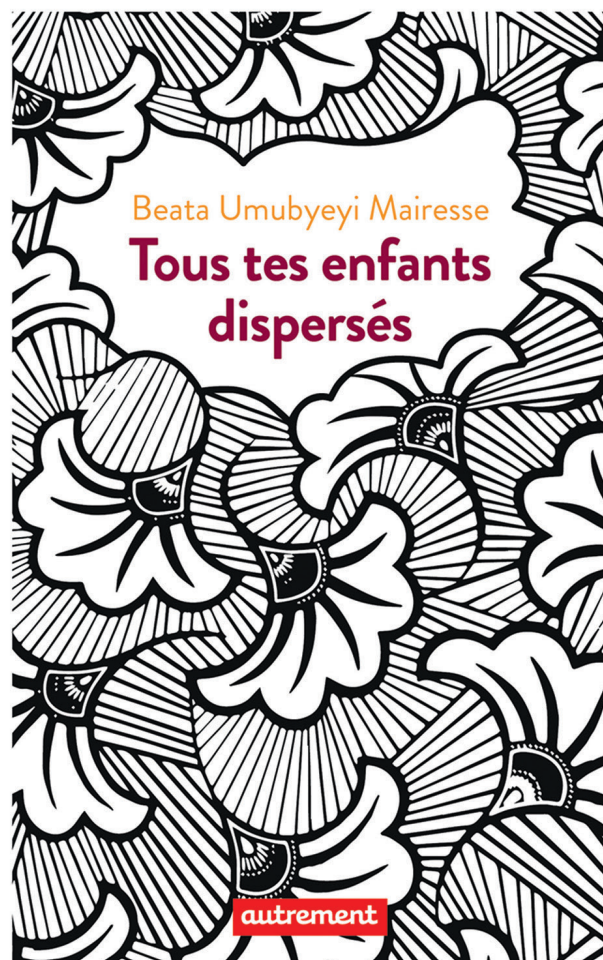
1. En vous aidant de l'extrait 1, dites quelle image a la mère dans ce roman.
2. D'après l'extrait 2, quelle place a la langue maternelle de l'auteure dans le roman ? Qu'apporte-t-elle ?
3. Toujours dans l'extrait 2, relevez ce qui a un lien avec la perception du temps.



autrement

Tous tes enfants dispersés

BEATA UMUBYEYI MAIRESSE



EXTRAIT 1

Il la prend par la main pour lui faire visiter les lieux qu'il a toujours connus, sa ville, sa rue, sa maison. Elle lui fait entièrement confiance et cependant toujours il guette son assentiment avant d'agir. La mère l'a longuement préparé : tu seras son guide mais n'oublie jamais ta place : tu es un enfant, tu dois l'écouter et lui obéir. Blanche les suit un pas derrière, silencieuse, interloquée par la fluidité de leur relation, comme s'ils s'étaient toujours connus. Une évidence.

Elle est le lien entre eux deux mais très vite elle se retire de leur conversation, sur la pointe des pieds, pour mieux les entendre se nouer, ainsi que le fait un tuteur qui demeure planté humblement, inutile, à côté de l'arbrisseau qui prend son élan vers les cieux. Une paix tangible a commencé à s'installer sur cette famille autrefois délabrée, déjà, lors de son dernier voyage à Butare. Le temps de la reconstruction pourrait bien être arrivé. Grâce à Stokely, grâce à ce que Blanche en a fait, passant son existence au tamis pour ne lui transmettre que les choses apaisées, laissant à la thérapie ses pierres agglomérées, rugueuses, ce qui n'a pas encore été lissé ni accepté.

Blanche a compris qu'il ne fallait pas tout amalgamer.

Rompre le cercle de mauditions.

Octobre est bien avancé et les premiers jours froids la font frissonner, elle a la nostalgie du pays.

Le temps des au revoir est arrivé. Elle emporte une valise pleine de livres, de graines et d'épices, promet à Stokely de lui écrire souvent. Il pleure un peu, elle le console sans ménagement : « Mwana wange, mon enfant, on ne regrette bien que ceux qu'on a connus, je reviendrai te visiter souvent. Grâce à Dieu et à ta mère, on est ensemble dorénavant. »



EXTRAIT 2

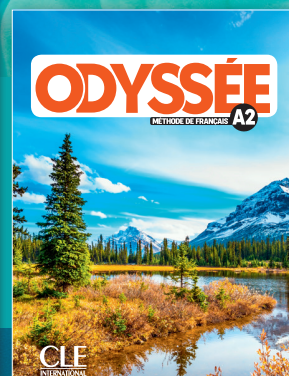
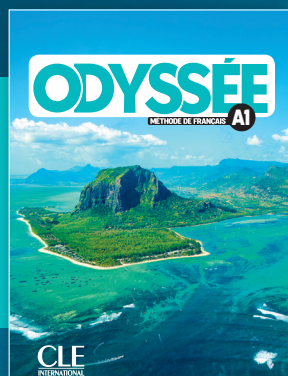
On dirait que tout est sur le point de s'évaporer ou d'être enseveli par une brume de fantôme. Oui, Nyogokuru, ton album est habité de fantômes, et c'est ça qui me plaît.

Je voulais que tu me racontes ton univers avec des photos, seulement les lieux, les objets et les animaux, et on dirait que tous ceux qui sont partis, les morts que tu gardes en toi, sont venus me saluer. J'ai agrandi les photos et je les ai punaisées sur les murs de ma chambre. Quand je suis dans mon lit, je rentre dans un des décors et j'invente une aventure dont toi oxu Maman êtes les héroïnes. Je vous imagine d'autres vies, des histoires qui finissent toujours bien. Sinjye wahera hahera umugani ! J'ai demandé à Maman ce que signifiait cette formule avec laquelle tu finissais toujours les histoires que tu me racontais quand j'étais petit. « Que ça ne soit pas ma fin mais celle du conte ! » C'est trop beau. Les conteurs ne meurent jamais vraiment, c'est ça ? Plus tard, je crois que je voudrais faire ça, tu sais, raconter des histoires, pour tuer le temps qui assassine les gens qu'on aime, pour tracer des virgules entre hier et demain. Maman m'a aussi expliqué qu'en kinyarwanda c'est le même mot pour dire hier et demain, ejo. C'est fort. En cours d'histoire, j'ai fabriqué une petite sculpture avec un long fil de fer que j'avais ramassé dans la cour : j'ai construit dix « ejo » attachés les uns aux autres « ejojejojejojejo », et puis avec cette phrase de métal j'ai fait une boule de la taille d'un poing. Comme un globe terrestre. J'y mettrai une tige de fer et je l'offrirai à maman pour qu'elle la pique dans la terre de l'hibiscus (que je lui ai acheté pour son anniversaire et qui est toujours en fleur).

Ejo, hier et demain, c'est ton temps et mon temps réunis dans le même mot. Tu vois, on est toujours ensemble.

Toutes les francophonies du monde sont dans ODYSSEE

Méthode de français langue étrangère
pour grands adolescents et adultes
du niveau **A1** au niveau **B2**



Scannez
ce QR code
pour en savoir
plus sur la collection
ODYSSEE

LES FEMMES SONT SOUVENT LES PREMIÈRES FRAGILISÉES PAR **LES CRISES.** ENSEMBLE, **SOUTENONS-LES.**



Dans les pays francophones, chaque nouvelle crise plonge des millions de femmes actives dans la précarité. Faire un don au fonds **#LaFrancophonieAvecElles** c'est les aider à se relever et à retrouver leur autonomie. Ensemble, soutenons-les sur

www.francophonie.org



ISSN : 0015-9395
ISBN : 978-2-09-037348-6



L'AVENTURE DU TISSU NDOP

Le ndop est une étoffe bleue indigo avec des motifs blancs fabriquée depuis plusieurs siècles dans le nord du Cameroun. Connu pour sa méthode de production artisanale et élaborée, ce tissu noble a évolué au fil des ans, passant des plateaux volcaniques des peuples bamiléks aux grandes maisons de couture.

On lie souvent l'Afrique au wax, mais le travail des tissus a toujours été sur le continent un savoir-faire ancestral et emblématique, une des composantes essentielles du patrimoine culturel de certains peuples et pays.

C'est le cas pour le tissu ndop, dans la fabrication duquel s'illustre le nord du Cameroun. Les premières traces de cette étoffe remontent au ^{xv}^e siècle, et c'est au ^{xviii}^e siècle qu'il a été développé. Plus particulièrement ce sont les Bamiléks et les Bamouns, deux peuples des hauts plateaux volcaniques de l'ouest du pays (et proches par des ancêtres communs et des pratiques similaires) qui sont connus pour leur savoir-faire et la fabrication de ce tissu très particulier.

Le tissu ndop est fabriqué par la mise côte à côte de bandes de coton bleu indigo ornées de motifs blancs géométriques ou figuratifs (avec des représentations de plantes ou d'animaux). Avant de voyager vers l'ouest du pays pour les travaux de surcouture et de finition, il se tisse et trouve sa couleur définitive dans le nord du Cameroun, dans la région de Garoua. Un filage à la main, pratiqué souvent en groupe, permet aux artisans de produire la première étape d'un parcours long et précis, le tissage s'effectuant ensuite sur des métiers de petite taille, avant l'ajout par les tisserands des motifs géométriques emblématiques du ndop. Ces formes sont aussi symboliques car elles représentent souvent la relation de l'homme avec la nature et l'au-delà. Elles sont en cela porteuses de signification et objet de multiples interprétations.

La technique la plus ancienne se faisait au moyen d'un fil de raphia que l'on positionnait en surcouture avant de teindre le tissu. Un moyen pour obtenir des motifs en blanc, une fois le fil retiré. Une

méthode fastidieuse qui a été remplacée par une autre qui consiste en l'utilisation d'une matière imperméable, la cire de bougie ou une pâte faite à partir du manioc, par exemple. Une fois le travail de surcouture achevé, l'étoffe est plongée dans une teinture bleu indigo. Le contraste qui se crée grâce à « la technique de la réserve » permet ainsi de laisser apparaître des motifs blancs. Il existe également une variante de ndop présentant des motifs brodés à la main.

Du sacré au tendance

Le ndop était autrefois considéré comme un produit local chargé de valeur, qui s'offrait dans le cadre d'échanges et de transactions entre peuples et entre chefs, en signe d'amitié et de paix. Cette noble étoffe se transmettait d'une génération à l'autre dans le cadre de rites initiatiques. Seuls d'éminents membres, souvent appartenant à des sociétés secrètes, pouvaient l'arborer, les décorations et la matière du tissu, hautement symboliques, variant selon la région et la famille. Grâce à des pratiques nouvelles et moins élaborées, il a progressivement été possible de rendre le tissu ndop plus accessible. À côté de la forme originelle produite exclusivement à la main par des artisans confirmés, il existe un autre type dit semi-artisanal, fabriqué à base d'un tissu industriel traité ensuite artisanalement. Mais il existe aussi une variante entièrement industrielle. Malgré l'attachement qu'elles vouent aux formes, aux couleurs, aux motifs, ces deux versions sont perçues de manière péjorative car noyant le marché de « pâles copies ».

Au fil des années, le ndop a perdu sa valeur symbolique et son aspect sacré, mais son industrialisation a permis d'en faire une tendance connue à l'échelle internationale. Aujourd'hui, ce tissu a permis la mise en avant du patrimoine culturel camerounais, notamment grâce à des créateurs qui l'ont utilisé d'une manière innovante, tel Cédric DeBakey, qui en a fait des accessoires de mode. Le ndop a même inspiré les plus grandes maisons de couture comme Hermès, de telle sorte que de ce tissu ancestral des Bamiléks est née une collection de foulards en soie vendus partout sur la planète. ▢



◀ Musiciens africains en tenue ndop.

FRANCOPHONIES DU MONDE

REVUE DE LA FÉDÉRATION INTERNATIONALE DES PROFESSEURS DE FRANÇAIS

**le français
dans
le monde**



FOCUS

Vivre le français
en **Ontario**

ENTRETIEN

La Rwandaise **Beata Umubyeyi**
Mairesse, prix des 5 continents

PÉDAGOGIE

Ndiob, un village sénégalais
modèle d'agroécologie

ÉTONNANTS VOYAGEURS

LE FESTIVAL QUI CÉLÈBRE LA LITTÉRATURE FRANCOPHONE

Étonnants Voyageurs, nom inspiré d'un poème de Baudelaire, est un festival créé en 1990 qui explore les littératures d'Orient, d'Amérique latine et d'Afrique. Chaque année, l'événement réunit 200 écrivains à Saint-Malo, en France, et parvient à attirer 60 000 visiteurs. Fondé par Michel Le Bris, décédé en janvier, Étonnants Voyageurs est aujourd'hui dirigé par sa fille **Mélani Le Bris**. Nous l'avons rencontrée en marge du Congrès mondial des écrivains de langue française.



ARTICLE 1
(4000 signes m
Mettre aussi l'

Pourquoi avoir créé le festival Étonnants Voyageurs ?

Michel Le Bris, lui-même écrivain, avait créé l'association pour toute une génération d'écrivains français qui ne trouvaient pas de lieu pour s'exprimer et qui se sont fédérés autour de lui pour une première édition du festival en 1990. Le milieu littéraire, à l'époque, était très centré autour d'un petit cercle parisien avec une littérature particulière. L'accueil du public a été tellement incroyable que le festival a perduré. C'est devenu l'événement littéraire majeur en France. Depuis les années 2000, des écrivains qui venaient à Saint-Malo, en France, ont proposé d'autres noms venus d'ailleurs, et le festival s'est tenu dans d'autres pays, comme le Mali et Haïti. Nous avons alors commencé à avoir une réflexion sur la langue française et la « littérature monde », pour que la France arrête de regarder les pays francophones comme s'ils n'en faisaient pas partie. La langue française est diffusée partout sur la planète, elle est multiple et n'appartient pas seulement à la France, d'où l'objet du Congrès mondial des écrivains.

Quelle est la particularité de cette édition ?

Je dirais : le contexte sanitaire, qui était compliqué. Mais il y a eu tellement d'énergie et de ferveur du côté de la Tunisie et des équipes de l'Institut français de Tunis qu'on s'est dit qu'il fallait résister aux difficultés. Vingt-cinq écrivains étaient présents, et une dizaine d'autres ont participé aux débats en visioconférence. Les rencontres étaient passionnantes. Il y a eu aussi des échanges houleux, par

exemple sur l'identité, avec des questions comme : « Le francophone est-il un traître ? » En somme, cela a été intéressant de pouvoir s'exprimer sur des sujets compliqués comme la colonisation. Cette édition est le début d'un cheminement, et les questionnements qu'elle a soulevés vont être traités dans l'édition de 2022 à Saint-Malo.

Quel est l'apport de cette édition tunisienne ?

C'était intéressant de voir le travail qui a été fait lors des États généraux du livre, événement plus orienté vers les professionnels. Le Congrès a été, juste après, une occasion de sortir du cadre institutionnel, et la parole y était donnée aux écrivains. Les deux événements ensemble ne peuvent que faire avancer les choses et changer la perception que nous pouvons avoir de la francophonie.

L'évolution d'Étonnants Voyageurs est-elle liée à celle de la francophonie ?

Forcément. Je pense que la littérature en langue française écrite par des Français de France se régénère par le lien qu'elle entretient avec les autres littératures francophones. À travers toutes ces éditions à l'étranger, on a découvert beaucoup d'auteurs d'Afrique et d'Asie qui, avec leurs questionnements et le contexte dans lequel ils écrivent, manifestent un besoin de prendre la parole et de dire des choses. Cette littérature est extrêmement vivante. Le festival permet de créer des ponts entre les imaginaires en français, à travers le monde. ▢

En cette année 2021, le festival défie le confinement pour continuer à faire voir un cinéma engagé où les voix se mêlent pour éradiquer la pauvreté et protéger la planète



▲ Juliette Binoche, présidente du jury, lors de l'édition 2019 du Temps presse.

TROP COURT
Être avec l'encadré
ITW de MANAI ?

Un réseau numérique des acteurs du livre en langue française

L'Organisation internationale de la francophonie (OIF) a mis en place la plateforme Réseau numérique des acteurs du livre en langue française (<https://www.reseaudesacteurs.livreenlanguefrancaise.org/>).

Ce site permet le référencement de tous les acteurs du livre en langue française dans le monde et facilite ainsi l'accès à l'information concernant les livres et les écrivains en langue française.

Les écrivains présents

Le comité littéraire a invité des romanciers, essayistes, poètes et auteurs francophones issus de quatorze pays des cinq continents. Maïssa Bey, Kamel Daoud et Boualem Sansal (Algérie), Rachel Khan, Velibor Colic (Bosnie), Alain Mabanckou (Congo, France), Achille Mbembe (Cameroun), Grégoire Polet (Belgique), Pascal Blanchard, Yvon Le Men et Sylvain Prudhomme (France), Emmelie Prophète (Haïti), Abigail Assor (Maroc), Sami Tchak (Togo), Yamen Manai (Tunisie) et Beata Umubyeyi Mairesse (Rwanda, France). D'autres auteurs ont participé en visioconférence : Shu Cai (Chine), Souleymane Bachir Diagne (Sénégal), Yanick Lahens (Haïti), Véronique Tadjo (Côte d'Ivoire).



« LA REVUE DE DAKAR » : REDORER LE BLASON DU CONTINENT

El Hamidou Kassé le précise dans l'édito du tout premier numéro de *La Revue de Dakar* : « Il faut sortir l'Afrique des images mortifères et stimuler les conversations sur son devenir. » Homme de lettres et de médias, conseiller en art et culture à la présidence de la République du Sénégal, Kassé veut relever un défi : aider les Africains à se réapproprier leur continent. « Jusqu'ici l'Afrique a été l'Afrique des autres, telle que la décident les autres. Il est temps que cela cesse. »

La *Revue de Dakar* est donc née d'une rencontre entre des hommes et des femmes qui, à l'instar d'El Hamidou Kassé, estiment qu'il existe d'autres façons d'informer les lecteurs sur le devenir de l'Afrique. Favoriser une approche positive qui tranchera avec une actualité anxiogène et permettre au continent de créer son propre discours, telle est l'ambition des signataires de ce bimestriel.

« Comment les Africains pourront-ils s'imposer autrement ? » s'interroge celui qui lutte pour redonner une meilleure visibilité à ce continent « où tout est à faire, où les potentiels de croissance sont énormes ». C'est donc cette Afrique debout, où l'on trouve des démocraties et des entrepreneurs qui réussissent, des pays exempts de conflits, qu'il souhaite valoriser.

Ainsi, *La Revue de Dakar* cible-t-elle prioritairement deux catégories de lecteurs : les porteurs de décision et les porteurs d'idées. « Nous avons beau vouloir changer l'image du continent, si les décideurs, c'est-à-dire les chefs d'État, de gouvernement, de grandes entreprises ou de grandes institutions n'agissent pas pour émanciper l'Afrique et la sortir du borborygme, notre combat restera vain », assène El Hamidou Kassé. Quant aux porteurs d'idées, ceux qui ont en

partie la pensée comme activité fondamentale (universitaires, intellectuels de toutes les traditions – pensée endogène, arabo-islamique et occidentale –, thésards, responsables de grands médias), le magazine espère les inciter à réfléchir à leur propre production afin de changer le regard porté sur le continent.

Métaphore

Dans ce cas, pourquoi son fondateur a-t-il pris l'initiative de l'intituler *La Revue de Dakar* ? « La Revue de l'Afrique » n'aurait-il pas été un titre plus adéquat dans la mesure où l'ambition du magazine est de valoriser le continent ?

El Hamidou Kassé rappelle que Dakar est une métaphore qui renvoie à l'Afrique par sa vocation d'être un espace d'audace intellectuelle, culturelle, artistique et aussi politique, elle qui a abrité tant de mouvements de libération. « Il ne faut pas oublier que Dakar est le fief de Léopold Sédar Senghor, l'un des plus grands poètes du ^{xx}e siècle, mais aussi la ville où fut organisé, en 1966, le premier Festival mondial des arts nègres. »

Ainsi, en dépit de son titre, *La Revue de Dakar* porte un « regard long et délibérément enthousiaste » sur l'ensemble des pays du continent